

## CIRQUE

Au tour d'une compagnie belge de se pointer au festival  
Page E 2



## CINÉMA

*Inception*: DiCaprio étonnant dans un récit labyrinthique  
Page E 6

# CULTURE ET LIVRES

## EXPOSITION

## Les mots qui font image

JÉRÔME DELGADO

La grande dame d'un art plein de mots qu'est Jenny Holzer, renommée pour ses interventions où elle a recours aux néons et aux projections dans l'espace public, crache sa verve sans pareil (enfin) à Montréal. C'est la fondation DHC/ART qui l'accueille avec une petite rétrospective couvrant les quinze dernières

années (dix œuvres, ou séries, dont certaines monumentales, quand même). Mais l'occasion d'habiller la ville d'un de ses textes lumineux en est exclue. La liste est impressionnante: Liverpool, Vienne, Paris, Venise, Singapour aussi, Miami, New York, bien sûr, parmi d'autres villes en Amérique

du Nord, y compris Monterrey, au Mexique, et Toronto. Contrairement à ces mégapoles, Montréal n'aura pas sa Holzer, aussi éphémère soit l'intervention urbaine. Reste que l'exposition dans les salles de DHC a sa propre force de frappe.

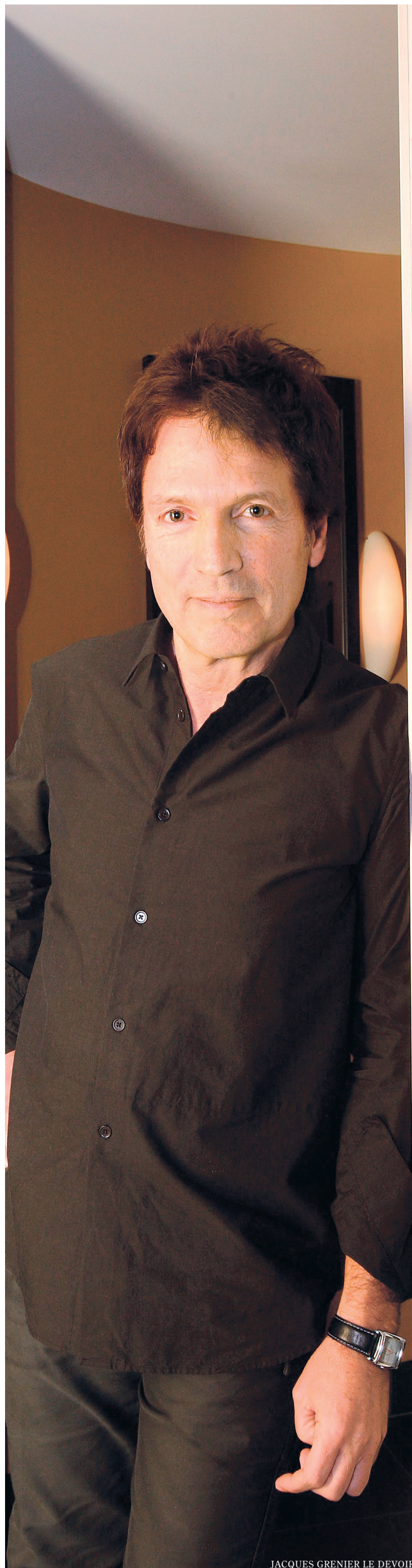
## Forme et contenu

En galerie, les installations en diodes électroluminescentes (DEL, pour les intimes) accaparent tout autant. Qu'elles prennent la forme d'un tapis roulant (*For Chicago*, 2008), d'une tour murale (*Monument*, 2008) ou d'une arche reliant le sol au mur (*Ribs*, 2010), elles paralysent le visiteur, que celui-ci tente de lire le texte, ce que la vitesse ou la superposition des lettres n'aident pas à faire, ou qu'il soit simplement ébloui.

L'art de Jenny Holzer, tel qu'intégré dans le courant féministe des années 1970, consistait à remettre en question dogmes et institutions. Ses astuces pour occuper les espaces publics ont été de tout ordre: affiches et t-shirts (série *Truisms*), bancs de parc, jusqu'à la surprenante infiltration en 1982 de la célèbre enseigne publicitaire au-dessus de Times Square («*Money creates taste*», pouvait-on entre autres y lire). Quant aux galeries et aux musées, ils étaient des cibles naturelles, vu sa volonté de démocratiser l'art.

*For Chicago* est certainement la pièce maîtresse de cette expo montée par le Museum of Contemporary Art de Chicago et la Fondation Beyeler de Bâle, en Suisse. Une version réduite de celle mise en circulation en 2009, disons-le. Il ne faut pas se plaindre. *For Chicago*, en soi un

VOIR PAGE 7: HOLZER



JACQUES GRENIER LE DEVOIR



Serge Thériault et Claude Meunier jouant les personnages de Ding et Dong en 2002. SOURCE CANAL D

## Claude Meunier: un Molière asocial et grognon

Lundi soir prochain, le festival Juste pour rire va mettre les petits plats dans les grands pour rendre hommage à l'auteur, créateur, humoriste, comédien, scénariste, père de *La Petite Vie*, Dong de Ding et Dong et membre de Paul et Paul Claude Meunier. Une figure marquante du monde de l'humour, dans toutes ses déclinaisons, et qui en trois décennies a créé un univers absurde à la profondeur étonnante...

FABIEN DEGLISE

Qui l'eût cru? En mettant au monde deux personnages comiques affublés de costumes tachetés de noir et de blanc, style vache holstein, Claude Meunier — avec son acolyte Serge Thériault — a fait bien plus qu'introduire dans le paysage culturel québécois le comique absurde par la grande porte des *Lundis des Ha! Ha!*. Les excentricités du trio Paul et Paul, les dysfonctions familiales de *La Petite Vie*, la vacuité hilarante d'*Appelez-moi Stéphane* et des *Voisins* — dont il a façonné le décalage avec Louis Saïa —, tout en commençant par divertir, auraient finalement, analyse-t-on rétrospectivement, posé les bases d'un nouveau paradigme du rire au Québec.

«En matière d'humour, il y a clairement un avant et un après Claude Meunier», résume Robert Aird, auteur de *L'Histoire de l'humour au Québec, de 1945 à nos jours* (VLB éditeur). À la fin des années 70, Meunier vient bouleverser les codes. En rupture avec l'humour en format monologue [dont Yvon Deschamps et Clémence DesRochers sont les fiers représentants], il fait entrer sur la scène culturelle un comique absurde, rythmé, qui saute du coq à l'âne, tout en étant très cohérent et inspiré, un peu à la Eugène Ionesco: c'est absurde, mais c'est débordant de sens.»

«Tiens-toi!»  
Cela explique aussi le fait que la multinationale du rire a décidé de mettre à l'honneur le créateur à l'occasion de la 28<sup>e</sup> édition de son festival. L'événement est

prévu lundi soir prochain au théâtre Saint-Denis. Après les Yvon Deschamps, Rock et Belles Oreilles (RBO), Dominique Michel, Clémence DesRochers et Jean Lapointe (honorés par le passé), Claude Meunier va voir sa vie, son œuvre et ses amis défiler sur scène, au nom de la mémoire... et des angos vidangères de Ti-Mé.

«Cela fait trois ou quatre ans que je cherche à convaincre

Son œuvre épate par son inventivité, mais aussi par la maîtrise de la langue, qui devient chez lui un objet de création.»

Claude d'être au centre d'un gala hommage, lance à l'autre bout du fil l'ex-journaliste Stéphane Bureau, animateur et maître d'œuvre de cette soirée. C'est un homme timide et discret. Il était gêné à l'idée que des amis à lui soient dérangés pendant leur été pour lui rendre hommage. Il était aussi très inquiet, comme un père de famille, de voir des bouts de son œuvre, inscrite dans le temps, exposés à une mauvaise réaction en étant repris aujourd'hui. Mais finalement, l'hommage rendu à RBO l'an dernier l'a certainement aidé à surmonter ses peurs.»

Comme le veut la tradition, les organisateurs de l'événement — forcément consensuel puisque conçu pour une télédiffusion ultérieure sur les ondes du réseau TVA — cultivent le plus grand secret sur le programme de cette soirée, à laquelle une quarantaine d'artistes doivent prendre part.

Mais M. Bureau assure que «les exégètes de Meunier vont trouver de quoi se mettre sous la dent» avec un gala qui va s'approprier les mécaniques implacables de l'artiste, que sa *Petite Vie*, entre autres, a servies pendant plusieurs années aux heures de grande écoute.

«Pour la première fois dans l'histoire de La Petite Vie, Claude nous a accordé le droit d'en faire une adaptation», ajoute M. Bureau... si l'on

fait abstraction, bien sûr, de *La Petite Vie*, une parodie pornographique de cette série retirée rapidement du marché par décision de justice à la fin du siècle dernier.

## Créativité et identité

Décalé, subtil, parfois grotesque, mais d'une richesse incroyable, l'univers de Claude Meunier, dont les dernières pièces — un film (*Le Grand Départ*), une série télévisée (*Délect inc.*) et une bande dessinée (*La Bande à Ti-Paul*) — n'ont pas convaincu la critique et les fans, mérite toutefois de se retrouver au centre d'un hommage, soutient Michèle Nevert, professeure à l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et auteure de *La Petite Vie ou les entrailles d'un peuple* (XYZ éditeur). Tout en s'étonnant que «cela n'ait pas été fait avant». «Claude Meunier, c'est l'un des créateurs dont l'ampleur de l'œuvre est largement sous-estimée», explique l'universitaire,

VOIR PAGE 7: MEUNIER

www.civilisations.ca/CHEVAL

EXPOSITION  
ET FILM IMAX<sup>MD</sup>

MUSÉE CANADIEN  
DES CIVILISATIONS



CANADIAN MUSEUM  
OF CIVILIZATION

100, rue Laurier, Gatineau (QC)

Partenaire média  
OTTAWA CITIZEN

Canada

## CULTURE

Montréal complètement cirque

Les Belges des Mains sales signent *Sway*

ISABELLE PARÉ

Ils ne sont pas fréquentables. Ils sont même parfois bêtes et méchants. Faux jetons par moments et minables à d'autres. Ce trio corrosif, c'est celui de *Sway*, créé par Les Mains sales, une jeune troupe belge dont le cirque grinçant carbure aux relations salement bancales.

Prenez une rampe de rouli-roulant, un cadre aérien et trois saltimbanques, deux hommes et une femme, qui s'entrechoquent au rythme de rapports chaotiques. Vous avez là tous les ingrédients de *Sway*, un cirque noir, à fleur de peau, qui dis-sèque l'éternel rapport de force entre le «sexe fort» et le «sexe faible». Une histoire vieille comme le monde, quoi.

Créé en 2008, cette dernière production des Mains sales, qui signifie littéralement «balancé», s'articule autour d'une rampe inventée par la troupe, qui devient l'objet central de montagnes russes relationnelles et, du même coup, le lieu de bien des dérapages. On s'y balance, on s'y fait carrément balancer — parfois sans trop de ménagement —, on y glisse, on y dérape, on s'y projette. Un couple qui s'entredéchire y fait même l'amour. Enfin, presque.

«Ce sont tous des esprits bêtes et méchants. On est dans cette relation un peu merdique, dans une relation plus ou moins amoureuse où le type est convaincu que la fille en have pour lui», explique Serge Lazâr, fondateur et metteur en scène des Mains sales, qui a roulé sa bosse comme voltigeur,



SOURCE LES MAINS SALES

porteur et fil-de-fériste après avoir été formé à l'École de cirque de Bruxelles.

Autour d'un macho rustre et prétentieux orbite un pauvre fille et un troisième larron musicien — un type assez nul lui aussi — qui plie devant le mâle alpha. Lancés, projetés, balancés, les acrobates évoluent autour de cette rampe semi-circulaire, qui devient le point d'ancrage et l'écueil où s'échouent leurs âmes désœuvrées.

«L'acrobatic impose le propos et non le contraire. Ici, c'est la technique et le grément qui ont guidé le déroulement du récit», explique Serge Lazâr.

Si l'acrobatic a imposé la trajectoire du spectacle, Les Mains sales prennent leurs aises par rapport au cirque, se frottent au théâtre physique et au jeu d'acteur. Reste à voir si le pari sera gagné. Toujours musclé, parfois violent, exécuté sur des rifts de guitare inspirés de films policiers des années 70, *Sway* se joue en huis clos, presque en dépit des spectateurs. Dans des

ambiances glauques et compliquées, les protagonistes confrontent le cirque au jeu d'acteur. «Pour nous, le jeu est un moteur. Nous sommes un peu atypiques, avec des ambiances cinématographiques plus que théâtrales. En fait, c'est un spectacle de théâtre fait par des gens de cirque», soutient Lazâr.

Ces circassiens insolites ont d'ailleurs remporté le prix Jeunes talents 2008 du Cirque-théâtre d'Elbeuf, un des lieux de diffusion du cirque en France. Avec leur trio infernal, Colline Caen, voltigeuse, Serge Lazâr, directeur artistique et artiste, et Yannick Dupont, musicien, annoncent 60 minutes de cirque déstabilisant. Cœurs sensibles s'abstenir.

## Cirque et soprano

Dans un tout autre registre, plutôt rigolo cette fois, Montréal complètement cirque boucle sa deuxième semaine de festival avec une alliance incongrue, celle du cirque et de l'opéra, réunis pour la première fois sur les planches de l'Espace Go par une

troupe québécoise. Dans *Parfois dans la vie les choses changent*, une cantatrice, façon Nathalie Choquette, et un jongleur clownesque font une rencontre inopinée. La création hybride est née de la rencontre entre Marie-Claude Chamberland, chanteuse d'opéra, et Emile Carey, artiste de cirque rompu au théâtre physique et formé à l'art clownesque en France par Michel Dallaire.

Le tandem d'artistes, qui forme un couple dans la vie, menait sa carrière à l'étranger depuis plusieurs années, souvent chacun de son côté. Famille oblige, surtout depuis que deux rejets se sont ajoutés à leur vie, les deux artistes ont décidé d'unir leurs arts en apparence irréconciliables pour mener un train de vie moins échevelé. «Cela a été le point de départ de tout. On s'est dit qu'il fallait trouver un moyen de travailler ensemble», raconte Emile Carey, ex-artiste qui a longtemps travaillé pour le Cirque du Soleil et sur des bateaux de croisière.

Formée au chant classique, Marie-Claude, qui a eu la piqure du cirque lors d'un contrat réalisé pour le célèbre cirque suisse de la famille Kneep, a fait le saut sur la piste et s'est convertie à l'humour, qu'elle distille maintenant entre vibratos et envolées lyriques. Le couple a connu son baptême de la scène à Québec. Il présentera son rejeton circo-opératique pour la première fois à Montréal. Concertos pour clochettes, jongleries avec balles et cotteaux, maladrotes sont au programme. «Pour travailler ensemble, il faut réapprendre ce qu'on nous a montré à ne pas faire! Le titre du spectacle illustre ce que nous avons vécu. Il y a trois ans, on pensait qu'il serait impossible de parvenir à unir nos disciplines et à créer ensemble. Malgré les embûches, on a réussi à accoucher de quelque chose, ce qui prouve que tout peut changer dans la vie!», lance Emile Carey en rigolant.

Le Devoir

## SWAY

Les Mains sales (Belgique)  
Usine C, les 21, 22 et 23 juillet, 12 ans et plus

## PARFOIS DANS LA VIE LES CHOSES CHANGENT

Bande artistique, 7 ans et plus  
Espace Go, du 23 au 25 juillet



SOURCE FESTIVAL D'ÉTÉ DE QUÉBEC

Daniel Gélinas, directeur du Festival d'été.

Festival d'été

## Le succès d'un modèle d'affaires

ISABELLE PORTER

Québec — La dernière semaine a marqué un tournant dans l'histoire du Festival d'été, qui a vendu la totalité de ses 150 000 laissez-passer à peine deux jours après son lancement. Son directeur, Daniel Gélinas, a réalisé son objectif: faire du FEQ le plus gros événement du genre au pays.

A ceux qui reprochent au Festival d'avoir vendu son âme et sa langue sur l'autel des Plaines, Gélinas répond qu'il a offert à la population ce qu'elle réclamait dans les groupes de consultation (focus group) et à la radio: de grands noms. En 2002, le Festival était «à la fin d'un cycle», dit-il. «C'était la fin de l'époque où on considérait encore comme un happening Charlebois sur les Plaines. Ça ne marchait plus parce qu'il y a eu une multiplication des festivals au Québec.»

## Repositionnement

La direction du FEQ ne parle plus de mission francophone pour le festival, mais bien «d'animer la ville». «Dans les années 1980 et 1990, on programait du francophone parce que c'est ce que le monde vi-

vait. On ne programait pas ça par nationalisme.»

Le financement public du Festival compte pour 18 % de son budget, soit un peu plus de 3 millions de dollars sur un total de 17,2 millions. En ajoutant les commandites des sociétés d'État (SAQ, Hydro-Québec, Loto-Québec), on met environ 500 000 \$ de plus dans la cagnotte. «Admettons que demain il n'y a plus de financement public, on serait probablement le seul événement à survivre en gardant les Plaines et peut-être le Pigeonnier. Je ne connais pas d'autres événements [au Canada] qui vendent autant de billets.» Le Festival de jazz de Montréal, par exemple, a déclaré des revenus de billetterie d'environ 4,2 millions, alors que le FEQ prévoit passer le cap des 6 millions.

Mais Daniel Gélinas préfère se comparer avec des événements comme Coachella en Californie ou encore Bonnaroo au Tennessee. Des festivals qui misent eux aussi sur des têtes d'affiche, mais vendent leurs billets cinq ou six fois plus cher, et ce, pour trois ou quatre jours plutôt que dix.

Nommé à la tête du FEQ en 2002-2003 (à l'époque, rappelons-le, où Régis Labeaume dirigeait le conseil d'administration), Gélinas a voulu positionner le Festival à l'international avec des «vedettes». Les Plaines allaient ainsi devenir la «vache à lait», voire la «vache à bière» de l'événement, avec Bérurier Noir (2004), ZZ Top et Simple Plan (2005), Scorpions (2006), Kanye West et Manu Chao (2007), etc. Puis 2008 permet au FEQ de faire un bond en avant grâce aux fonds du 400°. En plus d'accueillir McCartney et Céline, les Plaines reçoivent Van Halen, Aznavour et Linkin Park.

## Et maintenant?

Privé des fonds du 400°, le Festival fait des coups de poker et investit dans la programmation pour augmenter les revenus d'exploitation. Kiss et Sting sont les têtes d'affiche de 2009. On connaît la suite. Entre 2004 et 2008, les fonds investis dans la programmation sont passés de 2,6 à 7,1 millions, et le nombre de laissez-passer vendus a doublé au cours de la même période, en dépit des hausses de coûts annuelles.

La vente prématurée des laissez-passer 2010 devrait fournir au Festival de nouveaux revenus (avec les nouveaux passeports d'un jour, notamment). De l'argent que l'organisation dit avoir investi dans de nouveaux écrans sur les Plaines. Surtout, ces fonds devraient compenser en partie le retrait de la subvention de 2,8 millions d'Industrie Canada.

Quant aux Plaines, si vastes soient-elles, Daniel Gélinas n'entend pas augmenter davantage leur capacité d'accueil. Aussi, la prochaine phase d'expansion passera donc par le Web, annonce-t-il. «U2 a fait une première expérience de show live sur YouTube cette année. Environ 3,2 millions de personnes l'ont regardé en direct et c'est monté jusqu'à 12 ou 13 millions après. On espère que c'est ce que les artistes vont nous demander.»

Hydro Québec présente

# LE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

DU 10 JUILLET AU 8 AOÛT 2010 À JOLIETTE  
WWW.LANAUDIÈRE.ORG

en collaboration avec ESPACE MUSIQUE 100.7 FM LA PRESSE OFFICIEL CHIFFRE OFFICIEL

## SWING & JAZZ AVEC LE BLOK NOTE BIG BAND

CONCERT Desjardins  
DIMANCHE 18 JUILLET / 14 H / Amphithéâtre de Joliette

BLOK NOTE BIG BAND

De Duke Ellington à Count Basie, de Benny Goodman à Louis Armstrong, l'ensemble Blok Note vous transporte à la belle époque du Swing.

BILLETTS : 31,00 \$, 26,50 \$, 22,00 \$, 18,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

## LE FESTIVAL ACCUEILLE L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE PITTSBURGH - 2 CONCERTS

Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE PITTSBURGH  
Manfred HONECK, direction

VENDREDI 23 JUILLET / 20 H  
Valentina LISITSA, piano

Depuis l'arrivée de Manfred Honeck à titre de directeur musical en 2007, l'Orchestre symphonique de Pittsburgh a connu un essor fulgurant et s'est taillé une place à côté des orchestres les plus prestigieux des États-Unis, faisant passer le «Big Five» au «Big Six».

Programme: BEETHOVEN

SAMEDI 24 JUILLET / 20 H  
CONCERT DESSAU

L'Orchestre symphonique de Pittsburgh déploie toute sa puissance dans la 1<sup>re</sup> symphonie de Mahler, une gigantesque et exubérante fresque orchestrale.

Programme: WAGNER, R. STRAUSS, MAHLER

PRIX DES BILLETS POUR UN CONCERT : 57,50 \$, 52,50 \$, 40,00 \$, 31,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

## PAAVO JÄRVI ET DIE DEUTSCHE KAMMERPHILHARMONIE BREMEN

Amphithéâtre de Joliette

DIE DEUTSCHE KAMMERPHILHARMONIE BREMEN  
Paavo JÄRVI, direction

VENDREDI 30 JUILLET / 20 H  
Programme: SCHUMANN

BILLETTS : 40,00 \$, 35,50 \$, 31,00 \$, 22,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

SAMEDI 31 JUILLET / 20 H  
Hilary HAHN, violon

Programme: BEETHOVEN, SCHUMANN

BILLETTS : 49,00 \$, 42,00 \$, 34,00 \$, 26,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

DIMANCHE 1<sup>ER</sup> AOÛT / 14 H  
Piotr ANDERSZEWSKI, piano

CONCERT Desjardins

Programme: MOZART, SCHUMANN

BILLETTS : 40,00 \$, 35,50 \$, 31,00 \$, 22,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

## KENT NAGANO ET L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL - 2 CONCERTS

Amphithéâtre de Joliette

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL  
Kent NAGANO, direction

VENDREDI 6 AOÛT / 20 H  
Isabelle FAUST, violon

Après s'être produite, dans la dernière année, avec la Philharmonie de Berlin, la Philharmonie de Munich, l'Orchestre de Paris et le Boston Symphony Orchestra, Isabelle Faust se joint à l'OSM et Kent Nagano dans le sublime Concerto pour violon de Brahms.

Programme: CHOSTAKOVITCH, BRAHMS

SAMEDI 7 AOÛT / 20 H  
Hélène GUILMETTE, soprano  
Christoph GENZ, ténor  
Tyler DUNCAN, baryton  
CHEUR ST-LAURENT  
Michael ZAUGG, chef de chœur

Kent Nagano et l'Orchestre symphonique de Montréal poursuivent la tradition d'offrir aux festivaliers une grande œuvre du répertoire choral.

Programme: HAYDN

PRIX DES BILLETS POUR UN CONCERT : 57,50 \$, 52,50 \$, 40,00 \$, 31,00 \$, PELOUSE 13,29 \$ (avant taxes)

PROGRAMME DE SAISON

Site Internet: [www.lanaudiere.org](http://www.lanaudiere.org)  
Courriel: [festival@lanaudiere.org](mailto:festival@lanaudiere.org)  
Téléphone: 1 800 561-4343

BILLETTERIE

1 800 561-4343 (jour)  
1 866 842-2112 (soir)

Desjardins SAQ JOLIETTÉ YAMAHA [www.yamaha.com](http://www.yamaha.com)

The Gazette [montrealgazette.com](http://montrealgazette.com) Québec [bonjourquebec.com](http://bonjourquebec.com) Canada JOLIETTÉ

MUSÉE MCCORD EN COLLABORATION AVEC Desjardins

600, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL METRO MCGILL / AUTOBUS 24 WWW.MUSEE-MCCORD.QC.CA

CIRQUE DU SOLEIL

# ARTISANS DU RÊVE

## COSTUMES DU CIRQUE DU SOLEIL

### AU MUSÉE MCCORD DU 26 MAI AU 11 OCTOBRE 2010

ENTRÉE GRATUITE | LES MERCREDIS DE 17 H À 21 H

## CULTURE

## MUSIQUE CLASSIQUE



Manfred Honeck

SOURCE PITTSBURGH SYMPHONY

## Manfred Honeck et le temps

Il est l'un des invités-vedettes du Festival de Lanaudière. Son nom est pourtant peu connu des mélomanes nord-américains. Le chef autrichien Manfred Honeck, 52 ans, dirigera son orchestre, le Symphonique de Pittsburgh, les 23 et 24 juillet à l'amphithéâtre Fernand-Lindsay.

CHRISTOPHE HUSS

Au téléphone, le ton posé de Manfred Honeck frappe d'emblée. On est très loin d'un artiste exalté; ce musicien place la culture, la tradition et la réflexion au cœur de son art. Né en 1958, d'une famille de neuf enfants, Manfred Honeck a quitté son poste d'altiste au Philharmonique de Vienne en 1991, un an avant que son frère cadet Reiner Honeck en devienne le Konzertmeister.

Il a fait ses premières armes en assistant Claudio Abbado au Gustav Mahler Youth Orchestra et a créé lui-même, en 1987, un orchestre de jeunes musiciens, le Wiener Jeunesse Orchester.

La carrière de Manfred Honeck suit un parcours mesuré et logique. Et s'il est aujourd'hui à la tête d'un orchestre américain réputé, ce n'est pas par hasard. «D'ailleurs, je ne crois pas aux hasards», dit-il. Quand j'ai quitté la Philharmonique de Vienne, j'avais 33 ans. J'ai passé cinq années à Zurich comme Kapellmeister à l'Opéra. Puis on m'a offert le poste de chef de l'Opéra d'Oslo. Ensuite, la Philharmonique d'Oslo m'a demandé de devenir son premier chef invité. De là, l'Orchestre symphonique de la Radio suédoise m'a nommé [2000-2006]. Il devenait aussi logique d'avoir un poste dans un opéra allemand, en l'occurrence à Stuttgart [2007-2011]. Ensuite, j'aurais pu devenir chef de la Philharmonie tchèque, mais me suis décidé pour le Symphonique de Pittsburgh.»

La nomination-surprise de Manfred Honeck en janvier 2007 faisait suite à deux prestations à la tête de l'orchestre en 2006: «Tout cela est arrivé logiquement et progressivement: j'ai eu des concerts de chef invité et de ces invitations ont découlé des propositions lorsque les postes se libéraient», résume le chef, qui décrit son orchestre comme «très assoiffé de connaissance».

### Musique et culture

La transmission d'un savoir et d'une culture est le moteur de Manfred Honeck. Il n'hésite pas à qualifier de «forme de scandale» la propension de grands orchestres à nommer des chefs de plus en plus jeunes et justifie ainsi sa réaction: «La culture, c'est un domaine particulier. Les gens qui aiment la culture et vont à nos concerts sont en droit de recevoir une musique au plus haut niveau. Faire jouer ensemble des musiciens est à la portée de chaque chef un peu doué. Mais pour transmettre quelque chose au public, un chef a besoin de beaucoup plus de temps.» Manfred Honeck fait un parallèle avec la musique de chambre, faisant remarquer que «connaître les arcanes et mystères de la musique de chambre prend des années.»

«J'ai fondé le Quatuor Artis à Vienne, que j'ai quitté quand je suis devenu chef. Sans l'expérience de la musique en quatuor ou en orchestre je n'aurais pas pu comprendre ce métier. J'ai souvent observé de jeunes chefs diriger formidablement le Sacre du printemps mais être complètement perdus dans une symphonie de Mozart. Il faut distinguer musique et effet. Un public va être enthousiasmé par un jeune chef qui dirige par cœur Le Sacre. Mais cela ne veut pas dire qu'il est un chef d'orchestre. Le mot anglais "conductor" est très éloquent: mener, cela demande du temps, de la sagesse et, parfois, quelques cheveux

blancs. Un chef a besoin de connaître les êtres humains, le jeu d'ensemble. Face à l'œuvre, il doit aussi avoir un idéal sonore et bâtir une interprétation. Cela ne vient pas en quelques années.»

Selon Manfred Honeck, les perspectives actuelles sont largement faussées: «Aujourd'hui, on met l'accent sur les apparences — tout le monde joue ensemble — plutôt que sur le fond — quel son, quel message?»

### Les racines de Mahler

Les orchestres américains sont réputés pour leur technique et leur précision. Aux yeux de son chef, «Pittsburgh, après le passage de Mariss Jansons et Lorin Maazel, a en plus une culture sonore qui permet assez rapidement de faire de la musique.»

Tandem Honeck-Pittsburgh a impressionné les critiques américains dans leur disque de la 1<sup>re</sup> Symphonie de Mahler, une œuvre qu'ils présenteront samedi. Pour Manfred Honeck, «la clé dans Mahler est dans le rubato. Les compositeurs n'ont pas écrit ce qui, à leur époque, allait de soi. Une valse lente chez Mahler, cela vient du menuet et du ländler et, dans cette tradition, le 2<sup>e</sup> temps est légèrement anticipé. Cette musique n'est pas rectiligne: si l'on joue ce qui est écrit, c'est une catastrophe.»

Le chef se remémore alors son enfance: «Quand j'étais adolescent, mon père m'a fait apprendre la cithare et mon vieux professeur passait son temps à demander des choses qui n'étaient pas dans les partitions en disant: "Oui, mais c'est comme cela que nous le jouons." À l'époque, je ne le comprenais pas. Mais maintenant, en me penchant sur les traditions musicales autrichienne, hongroise et tchèque, je me rends compte à quel point nous avons oublié la manière de jouer une valse, un ländler, une marche, une polka. Il faut chercher à retrouver cette manière.»

Comme Kent Nagano, Manfred Honeck a fait savoir, à la fin de 2009, qu'il n'était pas disposé à discuter d'un renouvellement de contrat de directeur musical de l'Opéra de Stuttgart. «J'ai vécu pas mal de choses à Stuttgart, certaines très positives, surtout lorsqu'un metteur en scène savait lire une partition et connaissait la musique. J'ai hélas aussi eu des metteurs en scène qui n'y connaissaient rien et créaient des spectacles contre la musique. Quand on vous demande: "C'est quoi ça, comme instrument? On ne pourrait pas en utiliser un autre?", c'est quand même grave. Oui, on se fait plaisir en faisant de la bonne musique et en choisissant les chanteurs. Mais je dois dire que, dans la vie quotidienne d'un opéra, les malentendus et l'ignorance du contenu musical sont sources de luttes parfois fort pénibles.»

Le Devoir

### FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Concerts de l'Orchestre symphonique de Pittsburgh sous la direction de Manfred Honeck, les 23 et 24 juillet à 20h.

■ 23 juillet. Beethoven: Overture Coriolan. Concerto pour piano n° 5 (Valentina Lisitsa), Symphonie n° 7.

■ 24 juillet. Wagner: Prélude de Lohengrin. Strauss: Don Juan. Mahler: Symphonie n° 1. Billets: 1 800 561-4343.

## Festival international Nuits d'Afrique

## Aboulaye Koné ou la polyvalence en trois couleurs

YVES BERNARD

Certains soirs, Aboulaye Koné est le roi de la guitare mandingue à Montréal: l'élégance incarnée au bout des doigts, il possède l'art de faire tourner un flot de notes en faisant facilement respirer ses solos. Mais à d'autres occasions, il bat la mesure avec flamboyance sur un djembé ou percuté la mélodie sur un balafon avec la même ardeur communicative. Artiste très polyvalent, il est invité par le FINA pour animer cette année Les Étoiles Nuits d'Afrique, une série de six concerts que le maître percussionniste-guitariste offre au Balattou à compter de demain soir.

À la barre du groupe Bolokan, Aboulaye a remporté le Syli d'argent en 2008 et le Syli d'or l'an dernier. Avec deux formules différentes. Il explique la trajectoire du groupe: «J'essaie de faire comprendre aux gens comment on fait de la musique en Afrique. Le groupe propose trois couleurs: en acoustique en plaçant la guitare et les petits instruments en avant de la scène sans le chant, en formule moderne avec la guitare

PRODUCTIONS NUITS D'AFRIQUE  
Aboulaye Koné

électrique et en mode percussions du village.» Les trois concepts peuvent être livrés séparément ou rassemblés en un seul concert au gré des engagements. Dans tous les cas, les prestations de Bolokan sont excitantes au possible.

Né en Côte d'Ivoire, Aboulaye Koné a toutefois appris la musique au Burkina Faso, où il a grandi. Il raconte son apprentissage: «Les gens de ma famille n'ont pas étudié à l'école. Tous mes parents se sont trouvés par la musique, se sont mariés dans la musique et ont vécu de la musique. À l'âge de cinq ans, j'ai commencé à les suivre dans les baptêmes et toutes sortes de cérémonies. Nous sommes enfants de griots, mais personne ne nous oblige à faire de la

musique. Si tu décides d'embarquer, tu t'impliques pour vrai et tu commences à transporter le matériel sur la tête pour aller faire un spectacle. Ce n'est pas comme de prendre un taxi.»

Tout dans son art de la vie le révèle: Aboulaye est un vrai. «J'ai débuté par les percussions en frappant d'abord sur des conserves, puis sur des boîtes de céréales, des cartons et des tables. Ce fut toute une affaire avant d'en arriver aux peaux de chèvres.» Il a persévéré, apprenant par la suite la guitare et fondant à Ouagadougou le groupe Silo Djata, qui accompagnera plusieurs vedettes burkinabées, dont Amadou Balaké d'Africando. En 1996, on le retrouve à Abidjan, quatre ans avant son arrivée à Montréal où on l'entendra avec La Chango Family, mais surtout avec François Bourassa à titre de percussionniste et dans Buntalo comme guitariste avec le koriste Zal Idrissa Sissokho. En 2004, il fonde Bolokan, puis s'intègre à S'Temps d'Art africain, une coopérative de travail où l'on enseigne la musique et la danse africaines.

Pour chacun des six concerts

de la série Les Étoiles Nuits d'Afrique, Aboulaye Koné fera appel à quelques-uns des membres de son groupe, qui accompagneront les artistes invités, différents chaque soir. Tous déclinent la musique africaine de façon singulière: tout en cordes cristallines avec Zal Idrissa Sissokho, plus percussive avec Lasso, teintée d'harmonica par Lévis Bourbonnais, en transe gnawa avec Nazir Bouchareb ou groovée en clavier par David Mobio. Pour le dernier de ces rendez-vous, Bolokan offre une synthèse de ses trois couleurs sonores. «C'est sûr qu'on ne se limite pas à ces trois seules couleurs, mais bon...», résume le sympathique et volubile artiste. On le croit volontiers.

Collaborateur du Devoir

Les Étoiles Nuits d'Afrique avec Aboulaye Koné et Zal Idrissa Sissokho, dimanche 18 juillet; Lasso, lundi 19 juillet; Lévis Bourbonnais, mardi 20 juillet; Nazir Bouchareb, mercredi 21 juillet; David Mobio, jeudi 22 juillet et Bolokan, dimanche 25 juillet. Au Balattou à 23h. Renseignements: 514 845-5447.

## JAZZ

## Retour sur Steve Kuhn

SERGE TRUFFAUT

Petit retour sur le Festival international de jazz, ou plutôt, retour sur un grand monsieur qui s'y est produit. Il s'appelle Steve Kuhn. Il est pianiste depuis le milieu des années 50. Il a fait ses classes auprès de Coleman Hawkins, John Coltrane et bien d'autres. Depuis une vingtaine d'années, il cisele les notes en compagnie d'un contrebassiste et d'un batteur. Parfois, un saxophoniste se greffe à eux. Mais c'est plus rare.

Toujours est-il qu'au Gesù, il était flanqué de Joey Barron qui tenait les baguettes et de David Finck qui pinçait les cordes. Ensemble, ils se baladent dans le monde depuis plusieurs années. On l'aura compris, chacun connaît fort bien les tentations et maîtrises musicales des deux autres.

Si Kuhn est le sujet du jour,

c'est parce qu'on a réalisé que le programme arrêté pour sa prestation était exactement celui qu'il avait choisi pour un enregistrement live en 2006 avec Ron Carter à la contrebasse et Al Foster à la batterie. Le résultat, si on aime le trio, est à la hauteur des sommets atteints par Bill Evans, Hank Jones et Tommy Flanagan.

Le jeu de Kuhn est aussi cristallin que celui de Flanagan, aussi lyrique que celui d'Evans, aussi savant que celui de Jones. On vous raconte cela pour mieux vous conseiller l'achat de *Live at Birdland - Steve Kuhn Trio* sur étiquette Blue Note. Car ce qu'on a entendu au Gesù, on le répète, c'est ce que l'on entend sur cet album, à quelques nuances qui tiennent à la personnalité des accompagnateurs.

Alors, ce programme? *If I Were a Bell*, *Jitterburg Waltz*, *Two By Two*, *La plus que lente*/Pas-

*sion Flower*, *Little Waltz*, *Lotus Blossom*, *Stella By Starlight*, *Slow Hot Wind*, *Clotilde* et *Confirmation*. C'est splendide!

◆ ◆ ◆  
Dans le numéro courant de *Jazz Magazine/Jazzman*, on propose un long dossier sur l'organiste Eddy Louis, un entretien avec Barry Harris (enfin!), un hommage à Hank Jones, un autre dossier sur le jazz, le foot et

l'Afrique du Sud, plus les rubriques habituelles.

De ces lectures, on a retenu ce commentaire du poète Jacques Réda à propos d'Hank Jones: «Il était grand, comme si le destin avait voulu d'abord manifester cette grandeur par la stature. Et il semblait n'être devenu vieux que pour garder le plus longtemps possible ses chances à la jeunesse.»

Le Devoir

Hydro Québec PRÉSENTE

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE

Forget

2010

Du 19 juin au 5 septembre

www.domaineforget.com

DES CENTAINES D'ARTISTES...

JEUDI 22 JUILLET, 20H30

La Musique de chambre

Berick, Fewer, Haimovitz et cie

Œuvres de KLEIN | VILLA-LOBOS ARENSKY | E. FRANCK

MATT HAIMOVITZ

VENDREDI 23 JUILLET, 20H30

Les Grands Concerts

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC

Direction: Airat Ichmouratov

Dances symphoniques

Bell

AIRAT ICHMOURATOV

SAMEDI 24 JUILLET, 20H30

L'Art Vocal

Matthias Goerne, baryton

Andreas Haefliger, piano

Œuvres de SCHUMANN | BRAHMS

Seul concert au Québec!

ARCHAMBAULT

MATTHIAS GOERNE

LES BRUNCHES-MUSIQUE

CASINO CHATELAIN

Dimanche 25 juillet

Virginie Hamel, voix, Vincent Gagnon, piano

Renaud Paquet, contrebasse

Jazz

Dimanche 1<sup>er</sup> août

Denis Labrie, accordéon | Au temps de la valse

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :

1 888-DFORGET (336-7438)

www.domaineforget.com

Québec

Patrimoine canadien

Canadian Heritage

Hydro Québec présente

festival Orford 2010

centre d'arts Orford

JEAN-FRANÇOIS RIVEST DIRECTEUR ARTISTIQUE

Concerts, conférences, classes de maître, Ciné-club. Plus de 100 activités!

18 juin au 15 août | Réservez dès maintenant

www.arts-orford.org | 1 800 567-6155

Tous les samedis à compter de 18h, méchoui avant concert pour seulement 20\$

Brunch du dimanche à compter de 12h

Vendredi 23 juillet à 20h 39\$

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Le Nouveau Quatuor Orford

Jonathan Crow<sup>1</sup> et Andrew Wan, violons

Eric Nowlin, alto

Brian Manker, violoncelle

Samedi 24 juillet à 14h 39\$

Abbaye Saint-Benoît-du-Lac

Office pour le Roi-Soleil : 1700

Pascale Beaudin, soprano

Ensemble vocal et instrumental Les Différens

Martin Robidoux, orgue et direction

Présenté par

JOBES & JÉRÉMIE GOULET

ratiopharm

Votre pratique, notre engagement.

Samedi 24 juillet à 20h 39\$

Salle de concert Gilles-Lefebvre

Six pianos!

L'ensemble Orford Six Pianos : Olivier Godin, piano et arrangements; Esther Gonthier, Sandra Murray, Mariane Patenaude, Francis Perron et Lorraine Prieur, pianos

COMPLÈT

Présenté par

LIBERTÉ

artisan de nature

Conférences

Mardi 20 juillet à 20h 10\$

André Molsan (partie I) clarinette-basse, Orchestre symphonique de Montréal

Mercredi 21 juillet à 20h 10\$

André Molsan (partie II) clarinette-basse, Orchestre symphonique de Montréal

Semaine Kent Nagano et l'OSM du 31 juillet au 8 août

Québec

Patrimoine canadien

Canadian Heritage

ARCHAMBAULT

YAMAHA

ESPACE MUSIQUE 90.7

ESPACE MUSIQUE 100.7

LE DEVOIR

 <b>Site 1</b> <b>Édith Pominville</b> Mosaïque 1010 rte Missisquoi, Bolton Est 450-292-4366	 <b>Site 2</b> <b>Richard Bélanger</b> Aquarelle, huile et acrylique 783 route 245 Bolton Est 450-292-0366	 <b>Site 2</b> <b>Jacynthe Comeau</b> Aquarelle, huile 783 route 245, Bolton Est 450-292-0366	 <b>Site 3</b> <b>Pierre Gervais</b> Vitrail 8 Impasse Gilbert, Bolton Est 450-297-4187	 <b>Site 4</b> <b>Louis Gaudreau</b> Meubles de jardin en bois 9 ch. du lac Spring Bolton Est 450-297-2377
 <b>Site 5</b> <b>Denise Breton</b> Aquarelle 15 ch. Fisher, Austin 819-843-1398	 <b>Site 6</b> <b>Suzanne Lagacé</b> Céramique 21 chemin Taylor, Austin 819-847-4663	 <b>Site 7</b> <b>Christa Fairchild</b> Photographie, techniques mixtes 10 ch. Bishop, Austin 819-843-6335	 <b>Site 8</b> <b>Denise Daignault-Bossé</b> Dessin, peinture 28 ch. du lac Malaga Ouest, Austin 450-297-0585	 <b>Site 8</b> <b>Gilles Bossé</b> Peinture, sculpture 28 ch. du lac Malaga Ouest, Austin 450-297-0585
 <b>Site 9</b> <b>André Van Melle</b> Peinture 19 ch. du Lac Malaga Austin 514-893-3499	 <b>Site 10</b> <b>Renée Roy</b> Peinture 19 ch. Kates, Bolton-Est 450-297-0613	 <b>Site 11</b> <b>Lydia Fortin et Charlotte Guandique</b> Céramique et bois 93 ch. Bolton Centre St-Étienne de Bolton 450-297-0969	 <b>Site 12</b> <b>Kazuyo Kamada</b> Poterie 29 rang Vincent, St-Étienne de Bolton 450-297-3270	 <b>Site 13</b> <b>Michel Paradis</b> For forgée 608 ch des Carrières Stukely-Sud 450-297-1018
 <b>Site 14</b> <b>Jean-Claude Gardner</b> Verre thermoformé 315 ch. Claude, Stukely-Sud 450-297-0660	 <b>Site 14</b> <b>Manon St-Jules</b> Vêtements 315 ch. Claude, Stukely-Sud 450-297-0660	 <b>Site 15</b> <b>Michèle Gagnon</b> Artiste récupérateur 40 ch. du Théâtre, Eastman 450-297-3918	 <b>Site 16</b> <b>Carine Plomteux</b> Joaillerie 13 du Sommet, Eastman 514-945-5907	 <b>Site 17</b> <b>Henriette Genest</b> Art textile: Shibori, feutrage 36 du Promontoire, Eastman 450-297-2181
 <b>Site 18</b> <b>Michèle Dubé</b> Fusain & Peinture 739 George Bonnallie, Eastman 450-297-2474	 <b>Site 20</b> <b>Bernard Frenette et Francine Paquin</b> Peinture 269 Brunelle, Orford 450-532-4129	 <b>Site 21</b> <b>Monique Fontaine</b> Aquarelle 4959 ch. du Parc, Orford 514-919-2510	 <b>Site 22</b> <b>Gervais Tardif</b> Sculpture 2530 ch. du Parc (Mairie), Orford 450-532-4024	 <b>Site 22</b> <b>Raymond Aud et Marie-Thérèse Caron</b> Joaillerie, Lapidaire 2530 ch. du Parc (Mairie), Orford 819-437-6296
 <b>Site 23</b> <b>Ginette Deschênes</b> Photographie 21 rue de la Brise, Orford 819-769-0479	 <b>Site 24</b> <b>Angelo Sorrentino et Nathalie Sanche</b> Sculpture, ébénisterie, Magog 819-868-0094	 <b>Site 25</b> <b>Christine Audet</b> Poterie 2657 rue Principale Ouest, Magog 819-868-4218	 <b>Site 25</b> <b>André Ouellet</b> Cuir 2657 Principale Ouest, Magog 819-868-4218	 <b>Site 26</b> <b>Robert et Lisa McNeil</b> Sculpture Poterie 2594 rue Principale Ouest, Magog 819-868-1939
 <b>Site 27</b> <b>Manon Potvin</b> Peinture 580 ch. Viens, Magog 819-847-2978	 <b>Site 28</b> <b>Ricardo Blanchette</b> Ébénisterie 196 Victoria, Magog 819-843-7833	 <b>Site 29</b> <b>Jean-Michel Lopez et Lucie Poirier</b> Vitrail, joaillerie 446B Principale Ouest, Magog 819-843-8178	 <b>Site 30</b> <b>René Cécil</b> Acrylique sur toile 10 rue Place du Commerce, Magog 819-769-8538	 <b>Site 31</b> <b>Colette Lawlis</b> Peinture 270 rue Memphra, Magog 819-843-1356
 <b>Site 32</b> <b>Jean-Noël Fortin</b> Peinture huile 3086 rue Sherbrooke, Magog 819-868-0021	 <b>Site 32</b> <b>Diane Ladouceur</b> Broderie sur parchemin 3086 rue Sherbrooke, Magog 819-868-0021	 <b>Site 33</b> <b>Josée Desjardins</b> Joaillerie 2035 ch. Rodgers, Canton de Hatley 819-822-0303	 <b>Site 34</b> <b>Réjean Côtés</b> Poterie 12 chemin Meighs, Canton de Hatley 819-842-4216	 <b>Site 35</b> <b>Paula Curphey</b> Poterie 14 Vaughan st, apt 2B, Canton de Hatley 819-842-2258
 <b>Site 36</b> <b>Toshiro Tsubokura</b> Poterie 17 McFarland, North Hatley 819-842-1919	 <b>Site 37</b> <b>François Boisvert</b> Jouets de bois 20 Dominique, Ste-Catherine de Hatley 819-843-9413	 <b>Site 38</b> <b>Marcel Beaucage</b> Poterie 60 Pénéplaine, Ste-Catherine de Hatley 819-843-2934	 <b>Site 39</b> <b>David MacDonald</b> Coutellerie artistique 180 ch. Keeler rd, Hatley 819-838-1795	 <b>Site 40</b> <b>Heather Sampson</b> Peinture 1072 Main Street, Ayer's Cliff 819-838-1015
 <b>Site 41</b> <b>Sébastien Julien</b> Mosaïque de verre 750 ch. Dustin, Ayer's Cliff 819-838-1073	 <b>Site 41</b> <b>Julie Marchessault</b> Aquarelle, acrylique 750 ch. Dustin, Ayer's Cliff 819-838-1073	 <b>Site 42</b> <b>Marika Szabo</b> Vitrail 5270 ch. Curtis, Stanstead Est 819-876-2530	 <b>Site 43</b> <b>Gaëtan D'Arcy et Josée Monast</b> Mosaïque sculpture 2160 ch. d'Ayer's Cliff, Magog 819-847-3779	 <b>Site 44</b> <b>Claudette Bouchard</b> Courtpeinte murale 159, 2e avenue, Magog 819-847-3441
 <b>Site 45</b> <b>Bernard Roy</b> Peinture, dessin 2565 ch. Georgeville, Magog 819-847-3436	 <b>Site 46</b> <b>Marise Duguay</b> Peinture, techniques mixtes 2225 ch. Georgeville, Villa 225, Magog 819-847-3679	 <b>Site 47</b> <b>Lorraine Fortier</b> Aquarelle, techniques mixtes 2225 ch. Georgeville, Villa 32, Magog 819-868-2851	 <b>Site 48</b> <b>François Dubeau</b> Dessin, techniques mixtes 101 Beaumont, Magog 819-769-0440	 <b>Site 49</b> <b>Suzanne Valiquette</b> Aquarelle, techniques mixtes 28 chemin Hermitage, Magog 819-868-0735

CIRCUIT DES  
**arts**  
MEMPHRÉMAGOG  
2010

VISITE  
D'ATELIER D'ARTISTES  
DU 24 JUILLET AU 1<sup>ER</sup> AOÛT  
DE 10H À 17H

WWW.CIRCUITDESARTS.COM

EXPO COLLECTIVE DU 17 JUILLET AU 1<sup>ER</sup> AOÛT  
Centre Culturel de Magog  
81, rue Desjardins, Magog

## CINÉMA

## Plusieurs vies, une seule mort

MR. NOBODY  
(V.F.: M. NOBODY)

Réalisation et scénario: Jaco Van Dormael. Avec Jared Leto, Sarah Polley, Diane Kruger, Linh-Dan Pham, Rhys Ifans, Natasha Little. Image: Christophe Beaucarne. Montage: Matyas Veress, Susan Shipton. Musique: Pierre Van Dormael. France-Canada-Belgique, 2009, 139 min.

ANDRÉ LAVOIE

Mais où est-il passé? C'est la question que tous se posaient devant l'absence prolongée du cinéaste belge Jaco Van Dormael. Contrairement à tant de réalisateurs contraints au silence après de cuisants échecs, il n'avait pas à rougir du succès international de *Toto le héros* (1990) et du *Huitième Jour* (1996).

Ce retrait volontaire aura servi à la production de son film le plus ambitieux, le plus coûteux, le plus complexe, et forcément le plus périlleux, pour lui comme pour le spectateur. *Mr. Nobody*, une coproduction internationale qui en porte parfois les défauts (*casting* éclectique, lieux de tournage disparates, opulence tapageuse), offre aussi une réflexion familière dans l'univers du cinéaste, véritable fil d'Ariane de son œuvre. Si la vie est la somme de nos choix, disait Albert Camus, ceux-ci ne sont jamais sans conséquence, pour soi et pour les autres, affirme Jaco Van Dormael.

## Multiples possibilités...

Dans *Mr. Nobody*, il pousse encore plus loin cette idée puisque son héros se retrouve face à de multiples possibilités... mais semble les vivre simultanément. Juste avant son dernier, dans un monde du futur où l'immortalité est une réalité et alors qu'il est le dernier de la race des mortels, Nemo (Jared Leto, dans une interpré-



Mr. Nobody, de Jaco Van Dormael, une fable aux accents métaphysiques.

SOURCE FILMS SÉVILLE

tation remarquable) se souvient de sa vie de famille et de sa vie conjugale. Or il semble vivre à la fois chez son père et sa mère; quelques années plus tard, ses trois amies d'enfance deviendront chacune ses conjointes, avec un faible pour la plus inaccessible des trois, incarnée à l'âge adulte par Diane Kruger. Les deux autres, l'une dépressive (Sarah Polley) et l'autre dépourvue de spontanéité (Linh-Dan Pham), semblent des parenthèses moins heureuses, autant d'anecdotes qui plongent le confident de Nemo dans des abîmes de confusion.

Cette fable aux accents métaphysiques se présente dans un splendide écran visuel, sur-

tout dans sa portion futuriste. Ce récit labyrinthique se veut sans cesse déroutant, alors que les multiples vies de ce héros — lucide ou en plein délire? — se superposent dans une absence parfois complète de logique. De ce chaos émerge une démonstration à la fois simple et audacieuse sur l'impact de nos décisions, symbolisé ici par le choix déchirant du jeune Nemo sur le quai d'une gare: partira-t-il avec son père ou avec sa mère? Tout le film est construit autour de cet enjeu, et la réponse se résume à un refus de se priver de la moindre option.

Pourtant, une autre question nous tenaille. Faillait-il

tout ce bric-à-brac technologique et d'une durée excessive pour en faire la démonstration? *Mr. Nobody* croule parfois sous les excès d'un cinéaste visiblement emballé par le caractère imposant de son entreprise. Celle-ci, impressionnante, l'a parfois dévoré, au point où l'on a du mal à reconnaître celui qui savait si bien insuffler une âme à ses personnages. Ceux de *Mr. Nobody* ressemblent aux pièces d'un jeu d'échecs: ils sont déplacés avec une intelligence rare, mais avec une froideur esthétique qui entrave souvent l'émotion.

Collaborateur du Devoir

## Dans les coulisses de Cabotins

Le réalisateur Alain Desrochers et le scénariste Ian Lauzon rappellent que la comédie est une affaire sérieuse

FRANÇOIS LÉVESQUE

La genèse de *Cabotins*, une comédie ancrée dans le milieu du burlesque, remonte à 2002. Grosso modo, le film relate les retrouvailles houleuses d'une troupe de comédiens oubliés. La productrice Arlette Dion (*Le Siège de l'âme*), qui a depuis cédé sa place à Jacques Bonin (*La Mystérieuse Made-moiselle C.*), est à l'origine du projet. C'est elle qui a approché Ian Lauzon (*De père en flic*) puis Alain Desrochers (*Musée Eden*). «La proposition m'a tout de suite plu, se souvient ce dernier. Il y avait longtemps que je voulais parler de ce monde-là, les variétés. C'est un milieu qui me touche.»

Cette longue gestation, attribuable autant à l'emploi du



SOURCE CRISTAL BLEU

Alain Desrochers

phique puisque je voulais avant tout mettre en valeur les comédiens, pas la caméra.» Issu du théâtre *underground*, Ian Lauzon éprouvait pour sa part un respect instinctif pour les gens du burlesque. «La Langue à terre et Les Auteurs du

*Cabotins* se veut avant tout un hommage aux artisans des variétés, du vaudeville, à Gilles Latulippe en particulier

temps chargé de chacun qu'à une difficulté de convaincre les institutions, aura eu ses mérites. «Le scénario a connu différentes mutations, révèle Ian Lauzon. Initialement, l'intrigue était campée à notre époque. En cours de route, on a opté pour l'année 1985, une bonne idée de notre producteur. Dès lors, j'ai fait beaucoup de recherche afin que le film ait de solides assises historiques et sociales.»

La mise en scène a également profité des délais: «Le moment du tournage venu, j'avais une vision très claire du film», précise Alain Desrochers. Demeuré attaché au projet toutes ces années durant, celui-ci estime avoir relevé là le plus grand défi de sa carrière.

## Démarche intempestive

«Contrairement à l'idée reçue, la comédie est plus difficile à réussir que le drame. Gradation, montées, «timing»; j'ai touché à plusieurs genres, mais *Cabotins* s'est avéré pour moi le film le plus complexe à réaliser. Paradoxalement, il s'agit peut-être du moins spectaculaire sur le plan cinématogra-

dimanche, qui existent toujours d'ailleurs, c'était en continuité avec le théâtre populaire. D'autre part, j'ai écrit *Cabotins* spontanément, à une époque où l'ère conservatrice de Bush était à son apogée. À un certain niveau, *Cabotins* se voulait un antidote à la morosité et au puritanisme ambiants. Ma démarche était intempestive. Ce qui peut être interprété comme de la vulgarité dans ce scénario à contretemps fait écho au grand malentendu qui oppose la culture populaire et la culture élitiste. C'est au cœur du film.»

*Cabotins* se veut avant tout un hommage aux artisans des variétés, du vaudeville, à Gilles Latulippe en particulier. «En ce qui me concerne, de déclarer Alain Desrochers, ce film lui est dédié. Il a un beau «cameo» et je me sens honoré d'avoir travaillé avec lui.» *Cabotins* met en vedette Rémy Girard, Pierre-François Legendre, Yves Jacques, Dorothea Berryman et Gilles Renaud. Le film prend l'affiche la semaine prochaine.

Collaborateur du Devoir

## Une femme mariée

I AM LOVE (IO SONO L'AMORE)

Réalisation: Luca Guadagnino. Scénario: Barbara Alberti, Ivan Cotroneo, Walter Fasano, L. Guadagnino. Avec Tilda Swinton, Flavio Parenti, Edoardo Gubellini, Alba Rohrwacher, Pippo Delbono. Photo: Yorick Le Saux. Montage: W. Fasano. Musique: John Adams. V.o. avec s.-t. anglais. Italie, 2009, 120 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Elle s'appelle Emma, autrefois assistante de son père restaurateur. Cela, c'était au temps de sa jeunesse en Russie. À présent mariée à la bourgeoisie milanaise, Emma n'évoque plus guère ces racines, dont elle paraît pourtant garder un souvenir ému. Mère attentionnée de trois enfants devenus adultes, épouse dévouée d'un riche industriel, cette femme qui possède en apparence tout ne semble même pas au fait du vide qui la ronge. Par Antonio, jeune chef passionné, arrive cette prise de conscience et, avec elle, la possible implosion d'une famille moins parfaite qu'il n'y paraît.

Mélodrame puissant dont le charme suranné intoxique autant qu'il séduit, *I Am Love* ex-pose abondamment dans l'ico-

nographie de Douglas Sirk (*Magnificent Obsession*, *All That Heaven Allows*), mais aussi du côté de Luchino Visconti. En effet, on reconnaît dans la chronique familiale, et dans les scènes de repas en particulier, certains motifs issus du *Guépard*, notamment quand, à l'instar du prince de Salina, la protagoniste se place en observatrice au sein d'une assemblée avec laquelle elle ne se sent plus en phase.

Touffu, le scénario s'intéresse également à l'existence des enfants, à celle aux accents shakespeariens du fils Edo surtout, et, au départ, ce parti pris engendre une impression d'éparpillement.

À mesure que s'accroît le crescendo dramatique toutefois, ces intrigues secondaires s'emboîtent dans le récit principal et se révèlent *a posteriori* essentielles.

Contrairement à Todd Haynes qui, dans *Far from Heaven*, imitait volontairement la plastique des films de Sirk, Luca Guadagnino ne tente pas d'imiter son modèle et opte plutôt pour une approche libre de carcans esthétiques, plaçant habilement la forme en contraste avec le fond. Sa mise en scène expressive et élégante, d'une souplesse exquise, maintient un équilibre

constant entre l'opératique et l'intime, entre le chavirement et le frémissement.

Le cinéaste est aidé en cela par le travail soigné et fin de Yorick Le Saux (*5X2*, *Carlos*) dont la lumière épouse et révèle les états d'âme d'Emma, femme discrète. Qu'elle se fasse porteuse de sourde menace ou qu'elle explose en fulgurances paroxystiques, la trame sonore du réputé compositeur américain John Adams, sa première, constitue un autre atout important.

Muse de Derek Jarman et, depuis peu, des frères Coen et de Jim Jarmusch, Tilda Swinton, qui ajoute ici à son chapeau d'actrice celui de coproductrice, se donne sans compter, entière, lumineuse, passant sans effort du russe à l'italien. Toute d'émotivité rentrée et d'élan trop longtemps contenus, sa composition s'avère inoubliable. C'eût été si agréable d'en jouir avec des sous-titres français...

Collaborateur du Devoir

« UN UNIVERS VISUEL TRÈS ORIGINAL, GRAND PUBLIC ET POÉTIQUE À LA FOIS ! »  
TÉLÉ 7 JOURS

UN FILM DE JACO VAN DORMAEL  
**MR. NOBODY**  
JARED LETO SARAH POLLEY DIANE KRUGER

www.monsternobody.ca

DÈS AUJOURD'HUI! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

«★★★★★. À VOIR À TOUT PRIX.»  
David Fear, TIME OUT NEW YORK

«ATTENTION AUX CINÉPHILES: PRÉPAREZ-VOUS À ÊTRE ÉPOUSTOUFLÉS!»  
Rene Rodriguez, MIAMI HERALD

«AMBITIEUX, ENVOÛTANT ET INDÉNIABLEMENT SEXY.»  
Aaron Hill, VILLAGE VOICE

TILDA SWINTON

*I Am Love*

UN FILM DE LUCA GUADAGNINO

www.iamlovemovie.com

À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

LE FILM DE L'ÉTÉ ! DÉJÀ PLUS DE 1 000 000 \$ AU BOX OFFICE!

«Digne des meilleurs films américains du genre!»  
«... Atterrissage réussi. Présence exceptionnelle de Michel Côté... Ce film vaut le détour.»  
«Le grand succès de l'été. Vraiment très émouvant, très poignant!»  
«C'est un film réussi, efficace, très bien filmé, extrêmement bien joué.»  
«Un véritable carrousel d'émotions!»  
«Allez voir ce film: c'est un succès instantané, je vous le garantis!»  
«La meilleure performance de Michel Côté depuis C.R.A.Z.Y. Prenant du début à la fin!»

MICHEL CÔTÉ  
MAXIME LEFLAGUAI  
SOPHIE PRÉSENT  
NORMAND D'AMOUR

UN FILM DE IAN LAUZON  
DANS LES RÔLES: ANNE ARCHAMBAULT, ANRÈGE DUPUY

**PICHÉ**  
ENTRE CIEL ET TERRE

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!  
CONSULTEZ L'HORAIRE CINÉMA

FESTIVAL DE CANNES 2009  
PRIX EXCEPTIONNEL DU JURY

« UN DÉLICE CINÉMATOGRAPHIQUE ! »  
« EXCEPTIONNEL ! INCLASSABLE ET JOUISSIF »  
« DU TRÈS GRAND CINÉMA ! »

LES HERBES FOLLES

Réalisation ALAIN RESNAIS

SARINE AZEMA ANDRÉ DUSSOLLIER ANNE CONSIGNY EMMANUELLE DEVOS MATHIEU AMALRIC MICHEL VUILLERMOZ EDUARD BAER

www.lesherbesfolles-lefilm.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

ROMAIN DURIS CHARLOTTE GAINSBORG JEAN HUGUES ANGLADE

**PERSÉCUTION**

UN FILM DE PATRICE CHÉREAU

VENEZIA 2009  
Compétition

EN EXCLUSIVITÉ AU CINÉMA PARALLÈLE  
DÈS LE VENDREDI 23 JUILLET!

metropolefilms.com



# CINÉMA



SOURCE WARNER BROS

Marion Cotillard et Leonardo DiCaprio dans *Inception*. De loin le film le plus cérébral de Christopher Nolan.

## Rêver que l'on rêve

**INCEPTION**  
(V.F. : ORIGINE)  
Scénario et réalisation: Christo-

pher Nolan. Avec Leonardo DiCaprio, Joseph Gordon-Levitt, Marion Cotillard, Ellen Page, Cillian Murphy, Tom Hardy, Ken Watanabe, Michael Caine, Lukas Haas, Pete Postlethwaite, Tom Berenger. Photo: Wally Pfister. Montage: Lee Smith. Musique: Hans Zimmer. États-Unis, 2010, 148 min.

rinthique, fertile en arabesques et en chausse-trappes narratives, met en scène un certain Dom Cobb, un «extracteur» payé pour infiltrer les rêves de chefs d'entreprise et autres magnats afin de leur soutirer, pour le profit de qui l'embauche, secrets d'affaires et idées de génie. Le moins vous en saurez au moment de prendre place au cinéma, meilleure sera votre expérience.

de science-fiction *Dark City*, le critique Roger Ebert prédisait que l'œuvre d'Alex Proyas, passée un peu inaperçue à sa sortie, produirait tôt ou tard une descendance parce que foncièrement visionnaire, à l'instar de *Blade Runner* avant elle. *Inception* constitue le premier rejeton qu'on peut aisément lui attribuer. La cité qui se modifie par la force de l'esprit et le rendu de ces mutations et permutations, surtout, ont de toute évidence imprégné l'imagination de Nolan. *Paprika*, superbe film d'animation de Satoshi Kon tiré du roman de Yasutaka Tsutsui, abordait pour sa part le concept de l'individu capable de pénétrer les songes d'autrui grâce à un dispositif conçu à cette fin.

Le cinéma inspire le cinéma, et l'intertextualité est chose stimulante lorsque jumelée à une vraie vision d'auteur (voir le travail de messieurs De Palma et Tarantino). *I Am Love*, qui paraît cette semaine, en est un bon exemple. *Inception* aussi, mais en beaucoup plus organique. En effet, Christopher Nolan a complètement absorbé les influences manifestes sur la page, de telle sorte qu'elles ne viennent jamais hanter l'image. Peu de cinéastes œuvrant dans le giron hollywoodien peuvent se targuer de donner l'impression, film après film, d'engendrer de l'inédit. Comme un rêve qui se poursuit et se renouvelle sans fin et à l'intérieur duquel on aurait par quelque miracle été convié.

### Réel malléable

Nolan dépeint sobriement les univers chimériques, sortes d'agréments architecturaux ancrés dans un réel malléable, qui se superposent au gré des circonvolutions du récit. L'insolite et la fantaisie sont au rendez-vous, mais de manière raffinée. On passe ainsi une bonne partie d'*Inception* avec la bouche entrouverte en une expression de béat émerveillement. Pas tant parce que des effets spéciaux spectaculaires — et ils le sont — nous bombardent en permanence la rétine, mais plutôt parce que l'intrigue accouche constamment de retournements imprévus. Or, comme le scénario établit rapidement les règles qui régissent cet univers fictif et que celles-ci apparaissent logiques dans le contexte choisi, le spectateur accepte facilement de lâcher prise. De fait, on n'est jamais tenté de remettre en cause la cohérence de l'histoire tant chaque nouvelle mise en abyme proposée semble aller de soi.

Sur un commentaire audio accompagnant le DVD du film

Collaborateur du Devoir

## Désirs amoureux, désordres familiaux

**THE KIDS ARE ALL RIGHT**  
(V.F. : UNE FAMILLE UNIQUE)

Réalisation: Lisa Cholodenko.  
Scénario: Lisa Cholodenko, Stuart Blumberg. Avec Annette Bening, Julianne Moore, Mark Ruffalo, Mia Wasikowska, Josh Hutcherson. Image: Igor Jadue-Lillo. Montage: Jeffrey M. Werner. Musique: Craig Wedren, Nathan Larson. États-Unis, 2009, 106 min.

ANDRÉ LAVOIE

Plusieurs gais et lesbiennes, militants ou pas, réclament une chose parfois difficile à obtenir: le droit à l'indifférence. Mener simplement sa vie sans brandir de pancartes, et surtout sans craindre le mépris, voire la haine, cela ressemble pour plusieurs à un fantasme.

Dans *The Kids Are All Right*, la famille que forment Nic (Annette Bening, fabuleuse) et Jules (Julianne Moore, jamais dans l'ombre de l'autre) respi-

leurs ébats amoureux. Sous l'assistance de Laser, qui n'a pas encore 18 ans, Joni entreprend des démarches pour retrouver leur géniteur. Leurs recherches les mèneront jusqu'à Paul (Mark Ruffalo, qui d'autre que lui pour jouer le bellâtre pas bête du tout?), un célibataire pas prêt pour la vie rangée et un peu estomaqué de se retrouver devant sa progéniture.

Rapidement, grâce à son charme, il enchante Joni et Laser, mais les choses se passent autrement pour leurs parents légitimes. Nic, médecin à la poigne de fer, se méfie de cet élément perturbateur, tandis que Jules se laisse peu à peu envouter par cet homme qui voit en elle ce que sa conjointe ne remarque plus. Au fond, tout cela ne ressemble-t-il pas à bien des tragi-comédies conjugales?

Voilà, de manière nette et précise, les intentions véritables de la cinéaste et du scénariste Stuart Blumberg. Dans une mise en scène sans grands artifices, entièrement au servi-

ce d'acteurs exceptionnels, de situations cocasses ou émouvantes, et de répliques bien senties, ce petit monde s'affiche

### Ce troisième long métrage

de Lisa Cholodenko (*High Art*, *Laurel Canyon*) explore quelques-uns des thèmes chers à la cinéaste, dont celui des désirs sexuels ambigus

re la normalité la plus conventionnelle, si ce n'est le chic de leur quartier paisible de Los Angeles. Leurs deux enfants, l'aînée Joni (Mia Wasikowska) et le cadet Laser (Josh Hutcherson), nés grâce à l'insémination artificielle, mènent une existence sans histoires, celle de deux ados parfois exaspérés, et parfois exaspérés par leurs parents.

Ce troisième long métrage de Lisa Cholodenko (*High Art*, *Laurel Canyon*) explore quelques-uns des thèmes chers à la cinéaste, dont celui des désirs sexuels ambigus. Et l'on ne parle pas ici de ces deux mœurs regardant quelques films pornos d'allégeance homosexuelle pour pimenter

dans toute sa banalité. Les affrontements parents-enfants, les iniquités de toutes sortes (dont financières...) au sein d'un couple et le péril de l'infidélité sont traités ici avec un sens aigu de l'observation, et un humour parfois dévastateur.

Certains reprocheront sans doute à *The Kids Are All Right* cette banalisation excessive, car il est vrai que le regard des autres pèse rarement sur ces personnages, à la fois conformistes et marginaux. Cela ajoute au plaisir que procure ce film réjouissant d'un bout à l'autre, qui aurait été rangé dans la catégorie «science-fiction» il n'y a pas si longtemps...

Collaborateur du Devoir



SOURCE ALLIANCE

Une famille qui respire la normalité la plus conventionnelle...

www.cinemaduparc.com  
consultez notre site internet  
www.originales.com  
www.sous-titres-francais.com  
**INCEPTION**  
FRANÇOIS TRUFFAUT X12  
PICASSO AND BRAQUE GO TO THE MOVIES  
LES AMOURS IMAGINAIRES  
ESTOMAGO Sam. et Dim. 15h15  
Métro Place des arts 3575 Du Parc 514-281-1900  
CINÉMA DU PARC  
Autobus 80 / 129 3575 Du Parc 514-281-1900  
STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

GAGNANT AUX OSCARS  
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE  
THE GAZETTE  
★★★★★  
DANS SES YEUX  
THE SECRET IN THEIR EYES  
UN FILM DE JUAN JOSÉ CAMPANELLA  
13e SEMAINE!  
CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS  
metropolefilms.com

www.cinemaduparc.com  
«UN «MÉGA» FILM D'AUTEUR.  
Un film absolument brillant, spectaculaire et fin.»  
- Marc-André Lussier, La Presse  
LEONARDO DICAPRIO  
**INCEPTION**  
DU RÉALISATEUR DE THE DARK KNIGHT  
version originale anglaise avec sous-titres français  
LEGENDARY PICTURES  
www.inceptionmovie.com  
horaire: 13h - 15h45 - 18h30 - 21h15  
consultez notre site internet  
Métro Place des arts 3575 Du Parc 514-281-1900  
CINÉMA DU PARC  
Autobus 80 / 129 3575 Du Parc 514-281-1900  
STATIONNEMENT 3 HEURES: 2\$

TABÚ \* NOFIT STATE  
PAYS DE GALLES \* POUR TOUS \* TOHU  
JUSQU'AU 25 JUILLET  
«ON Y VA POUR LA FIBRE DÉLINQUANTE,  
LA MUSIQUE ÉLECTRISANTE, L'HUMOUR  
GRIVOIS ET LA DÉSINVOLTURE TOTALE DE  
CETTE TROUPE ÉCLECTIQUE QUI RÉUNIT  
DES ARTISTES VENUS DE 10 PAYS.»  
- Le Devoir

PARFOIS, DANS LA VIE,  
LES CHOSSES CHANGENT  
BANDE ARTISTIQUE  
QUÉBEC \* 7 ANS ET +  
ESPACE GO \* DÈS LE 23 JUILLET  
Un duo saisissant, opéra et jonglerie entre  
folle et fantaisie, un voyage au-delà des  
frontières.

L'IMPRO CIRQUE  
QUÉBEC \* 7 ANS ET +  
GARE DALHOUSIE \* DÈS LE 21 JUILLET  
Deux équipes, une compétition.  
Qui saura le plus amuser et séduire  
l'auditoire? À vous de juger.

MALAJE \* ALBADULAKE  
ESPAGNE \* 7 ANS ET + \* GRATUIT  
CHAPITEAU DU CCSE MAISONNEUVE  
DÈS LE 23 JUILLET  
Une fusion entre flamenco et cirque.

THE BEST  
HABBE \* MEIK  
ALLEMAGNE \* POUR TOUS  
ESPACE GO \* DÈS LE 20 JUILLET  
Deux olibrius masqués pour une histoire  
sans parole, une gestuelle décoiffante  
dans une série de sketches entre poésie  
et burlesque.

SWAY  
LES MAINS SALES  
BELGIQUE \* 12 ANS ET +  
USINE C \* DÈS LE 21 JUILLET  
Un spectacle coup de poing et un dispositif  
scénique unique, un véritable ballet aérien.

MONTRÉAL  
COMPLÈTEMENT  
CIRQUE.COM  
DU 8 AU 25 JUILLET  
EXTRAITS VIDÉO ET PROGRAMMATION COMPLÈTE EN LIGNE

\* BILLETS À PARTIR DE 22 \$  
\* FORFAITS FAMILLE À PARTIR DE 66 \$  
\* JUSQU'À 30 % DE RABAIS À L'ACHAT  
DE PLUSIEURS SPECTACLES

Québec Montréal GRANDS PARTENAIRES: RADIO TÉLÉVISION INTERNET LA PRESSE cyberpresse.ca QUÉBEC DU VIEUX-PORT

## LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Dans la splendeur des bruyères

SUZANNE GIGUÈRE

«*Qui peut dire où et quand la machine du souvenir commence son propre travail?*» Elsa Morante, *Aracoeli*. Après avoir arpenté les trois Amériques, l'Europe et l'Asie caméra au poing, avec une soif de connaître les hommes, les oubliés, les exclus, les opprimés dont il s'est inspiré pour écrire une quinzaine de romans, le cinéaste et écrivain québécois Michel Régnier revient dans *Le Bouleau de Baffou* sur les lieux de son enfance, en Sologne, au centre de la France. Laurent Devernois — le double fantasmé de l'auteur —, un ingénieur attaché à la construction des ponts, rentre au pays après plusieurs années passées au Cameroun et au Brésil. Il retrouve les derniers témoins d'une histoire familiale, la terre des paysans modestes et chaleureux, les petits villages de brique fauve aux échelles bleues qui montent au grenier, les châteaux perdus dans les bois, les

mots solognots à la sonorité tendre.

Si loin, si près, la Sologne a gardé en lui son double visage. Amoureux du paysage, il écarte les branches des bruyères pour nous faire sentir le cœur palpitant de la Sologne. Pays d'étangs mystérieux, de chemins secrets, de forêts et de landes moutonneuses, odorantes, giboyeuses, qui s'irise en des centaines de demi-teintes à la fin de l'été. Mais aussi terre de tragédies.

Noirs souvenirs. Bleu, l'air pur de la campagne solognote. Le noir et le bleu se juxtaposent avant de se mélanger comme dans un ciel avant et après l'orage. L'orage de ce roman, c'est l'enfance de Laurent embaumée par la guerre, l'Occupation, les mensonges des adultes devant les questions embarrassantes des enfants, l'Histoire qui broie les destinées individuelles, faisant des uns des martyrs de la Résistance, des autres des collaborateurs. Terre des héros et des lâchetés.

BLEU. *Le Bouleau de Baffou*. Le titre éclaire le texte. Dans les après-midi chaudes des longs étés, les jeunes Laurent et Rosa pédalent dans le soleil, se fraient un chemin dans la foisonnante végétation des bois de Baffou à travers les clochettes violacées des campanules. Sur un bouleau Laurent trace au canif la lettre R commémorant à jamais ses fiançailles avec son amie de vacances. Ils ont dix ans.

NOIR. Quelques mois plus tard, Rosa, juive polonaise, est déportée dans le camp d'extermination de Birkenau.

Les années passent, la terre d'enfance de Laurent se prolonge dans la chaleur de la mata, dans la sécheresse ou sur les plateaux soudain reverdis du sertão brésilien, auprès de Rosahina. Rosa, Rosahina, deux prénoms, deux regards qui se confondent et deviennent le même soleil d'une Sologne au centre du monde.

Il y a dans la démarche littéraire de Michel Régnier, qui se

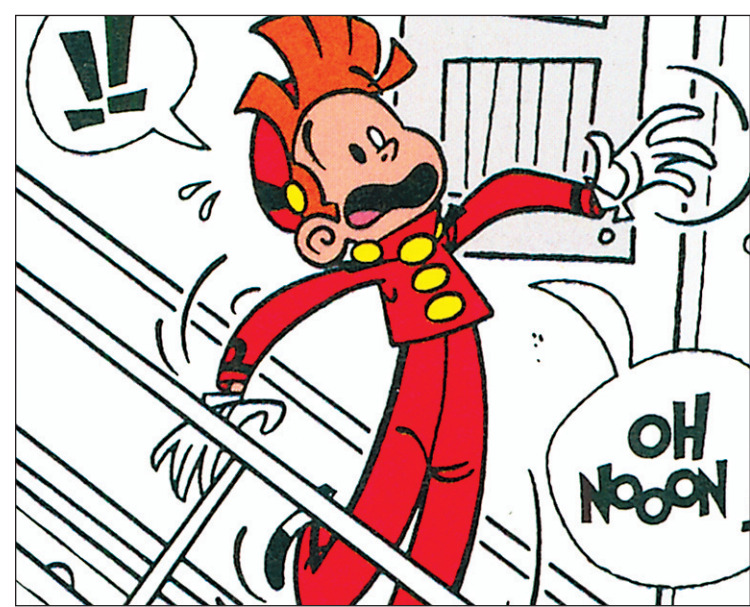
confond avec de larges pans de son existence, une gravité. Cette manière qu'il a de débattre des questions de son temps (fraternité, amour, beauté du monde, mémoire, identité) qui, pour lui, sont les seules qui vaillent. Questions qui engagent l'humanité entière.

Le romancier garde toute notre admiration pour la tendresse et la profondeur avec lesquelles il traite les sentiments humains dans son roman. Son écriture est émouvante, d'une grande force évocatrice dans sa retenue même et sa quête de vérité. Tendru sur le fil d'une mémoire blessée, *Le Bouleau de Baffou*, s'impose sans aucun doute comme le roman le plus personnel de l'auteur.

Collaboratrice du Devoir

LE BOULEAU DE BAFFOU  
*SI LOIN, SI PRÈS, LA SOLOGNE*  
Michel Régnier  
Éditions Demeter  
Orléans (France), 2010, 256 pages

BÉDÉ



SOURCE DUPUIS

## Vingt mille lieues sous les mers

FABIEN DEGLISE

Triste époque que la nôtre: la crise financière frappe, les actions chutent, les empires s'écroulent et la débâcle n'épargne même pas les grands, les icônes et petits compagnons de l'enfance.

Une grosse preuve? Après des années de bons et loyaux services comme groom au Moustic Hotel, Spirou — oui, ce Spirou-là! — vient d'être touché par une vulgaire restructuration économique. Ouste! Merci! Vous êtes renvoyés, après rachat de l'établissement par le Consortium Luxe et Loisirs, qui ne va garder à son service qu'un seul chasseur en costume rouge: Spirou, s'entend, mais sous certaines conditions.

Fin le lustre un brin art déco du Moustic. Le jeune homme et son fidèle écuireuil se retrouvent au service de gens riches et célèbres sur... un paquebot, le *Roi des mers*, propriété du consortium. Une place enviable, n'eût été la présence sur le navire de Fantasio, mais surtout de Pacôme de Champignac, venu enquêter sur la disparition d'un autre paquebot de la compagnie, pourtant équipé d'un champ de force protecteur.

Cette invention, qui permet d'éviter les collisions avec les

icebergs, vient de l'ami du comte, le professeur Sprtschk. Et bien sûr, l'intrigue n'aurait pas pu s'en passer.

Signée ce coup-ci Fabrice Parme et Lewis Trondheim, cette énième aventure du groom — la 61<sup>e</sup> en carrière grosso modo — a une ligne de fond qui séduit, mais malheureusement, une ligne de flottabilité aléatoire qui rapidement va faire couler l'expédition littéraire.

Scénario qui tourne en rond tout en traînant en longueur, structure graphique étonnante, mais aussi registre de blagues qui dénaturent un brin l'œuvre amorcée par Jijé, Franquin puis les autres, cette *Panique en Atlantique* (Dupuis) n'évite donc pas la catastrophe avec sa forme qui semble avoir été pensée pour séduire une nouvelle clientèle plutôt que pour divertir et faire vibrer les fidèles du personnage. Pour la suite des choses, un champ de force gagnerait à être exploité pour éviter ce genre d'écueil.

Le Devoir

## PANIQUE EN ATLANTIQUE

Fabrice Parme  
et Lewis Trondheim  
Dupuis  
Paris, 2010, 64 pages

POÉSIE

## Sous l'influence du soleil

Premier livre de François Rioux, ces *Soleils suspendus* s'imposent avec une voix, un ton, une vision désenchantée devant le réel et pourtant aimante, «nourri[e] à la lente fièvre d'éprouver», comme le dit bellement la présentation de l'éditeur.

HUGUES CORRIVEAU

Au moment où «le vent soulève [les] mains comme des cheveux», le goût de partir, de voir du pays gagne le poète «qui [attend] / les saisons qui poussent dans [son] œil». Cet œil si urgent pour prendre tout entier le quotidien le plus ténu, l'essence qui soutient corps et paysage, «l'œil sa pupille / vieux soleil trou noir / détisse le monde / la paupière atrophiée / c'est tout elle détisse / la pupille vieux soleil / attentif».

Nelligan, Mallarmé et bien d'autres traversent, savamment dissimulés, ces vers qui se moquent de l'anodin pour pénétrer plus à fond le cœur moulu d'un certain désespoir, car, quoi qu'il arrive, «les rêves ne s'ajustent pas / le lundi on les porte au chemin / ou encore / on les laisse dans une



dompe sauvage / derrière les noisetiers / prendre la couleur des feuilles mortes».

Il n'y a pas de doute, nous sommes en présence de qui sait la fragilité de toute espérance, de tout désir. Et l'acuité des mots qui dissimule le doute et le courage d'affronter les petits riens discordants dans l'avancée du bonheur, le poète la fait sienne, trempé qu'il est aux moindres aérés du temps. Du métro à la rue, de la chambre à la cuisine, tout lieu lui est bon pour souligner l'aspérité des sentiments qui percent l'âme. En fin de compte, que nous reste-t-il sinon «le désir d'aller / quelque part où

durer»? Belle découverte que celle-ci, et rendez-vous est pris pour le prochain livre.

## Le soleil noir

Quand on réussit à se désengager de la palette de couleurs qui tonitruent dans *Une spectaculaire influence* de Chantal Neveu, on accepte d'être heurté par la mort des corps et des sens, par le tourbillon des images mises à mal. La violence y est sidérante, durement, comme une jouissance de surcroît dans l'essence de la vie.

Prises en charge par une voix de femme ou d'homme, les proses se tordent dans les descriptions des assassinés albanais ou algériens, devant les sculptures étêtées, les danses rompues, une femme assassinée. Jouir est là, mortel. Quelque lieu qu'elle investisse, la jouissance se pend aux arbres déracinés, aux mâchoires arrachées, à l'ineffable souffrance.

On dit ce livre «amoral»: curieux mot. Curieux aussi le fait de souligner là une «éthique minimale». Suggestions dérivées! Car la traversée de la poète me semble vouloir tenir tête à la mort elle-même pour en regarder bien en face l'abjection. Mais ce parti pris donne à ce

livre un ton quelque peu outrancier, déplace son projet qui s'abîme souvent dans le sordide, jusqu'à devenir (oserai-je le dire?) complaisant.

N'empêche que cette écriture foudroyante est ciselée et contrôlée jusqu'à l'os, chair à vif, corps en émoi. Aucun aveuglement, mais l'extrême limite du regard: «Il n'y a plus de mâchoires, ils n'ont plus de gorge, il y a des corps morts, de la chair sur des os. Il y a des corps d'hommes mythiques, des corps d'Aphrodite, avec ou sans tête, de la chair de calcaire, de granit. Il y a la pensée des hommes qui sculptèrent des corps magnifiques. Magnifiques comme un pléonasme. Un fantôme.» Il y a la poésie, radicalement.

Collaborateur du Devoir

## SOLEILS SUSPENDUS

François Rioux  
Le Quartanier, «série QR», n° 39  
Montréal, 2010, 104 pages

## UNE SPECTACULAIRE INFLUENCE

Chantal Neveu  
L'Hexagone, coll. «Écritures»  
Montréal, 2010, 64 pages

## MEUNIER

SUIITE DE LA PAGE E 1

jointe en début de semaine par *Le Devoir*. On le cantonne dans le rôle de l'humoriste, mais c'est avant tout un écrivain qui a la même puissance que Molière, Lewis Carroll ou Georges Perec. Son œuvre épate par son inventivité, mais aussi par la maîtrise de la langue, qui devient chez lui un objet de création.»

Des petites soirées au Club Soda aux grandes messes radio-canadiennes de *La Petite Vie* — la série détient toujours le record au Québec avec 4,1 millions de téléspectateurs collés au petit écran le soir du 20 mars 1995, lors de l'épisode intitulé *Réjean reçoit* —, la formule a fait ses preuves. Normal,

dit Mme Nevert, qui explique le succès de la chose autant par l'universalité de son cadre — les relations difficiles entre les membres d'une famille — que par les questionnements identitaires qui traversent l'ensemble de l'œuvre de Meunier, au point de poser ce concept, né lors des *Lundis des Ha! Ha!* au début des années 1980, comme rien de moins qu'un acte de résistance, selon elle.

«Le travail sur la langue, c'est un acte de résistance», dit-elle. Avec Meunier, on est dans un univers imaginaire, au centre d'histoires à dormir debout, oui, mais qui sans cesse posent la question de l'identité. C'est pour cette raison, et ces questionnements en filigrane, que tout le

monde s'est finalement retrouvé dans cette série.»

De la recette du pâté chinois de Thérèse aux ambitions religieuses de Caro, en passant par les p'tites magouilles de Réjean, les répliques assassines de Moman, les morceaux anthologiques de la série, dans laquelle se cristallise tout le monde de Meunier, sont nombreux. Ils construisent aussi une grammaire comique qui «a permis à plusieurs autres humoristes de venir au monde», dit Stéphane Bureau. Les Denis Drolet, André Sauvé, Jean-Thomas Jobin, mais aussi Guy A. Lepage et sa série *Un gars, une fille* sont certainement du nombre.

«Meunier a sorti l'humour de sa linéarité en permettant, avec

ces univers décalés, de mettre en question le réel référent, poursuit l'animateur de la soirée. C'est le seul humoriste qui, en apparaissant, a fait douter Yvon Deschamps quant à son avenir dans le milieu, mais surtout quant à sa capacité à poursuivre sa contribution artistique dans un univers où les codes avaient ainsi radicalement changé.» Un changement de paradigme, inspiré et inspirant, mais qui, à l'image des créatures qu'il a fait naître, va remettre en question sa véritable identité, lors des deux heures quinze minutes d'un gala dont la finalité pourrait être finalement «bonne» ou «effrayante»!

Le Devoir

## HOLZER

SUIITE DE LA PAGE E 1

condensé du travail de l'artiste (les textes proviennent d'œuvres passées), propose une expérience sensorielle unique. Dans ce plancher en perpétuel mouvement, les mots nagent comme les poissons d'une rivière. On en pêche certains, on en échappe d'autres, quand ce ne sont pas eux qui se jettent sur nous. A noter aussi que cette œuvre, longue de huit heures, possède ses passages en français.

Celle qui s'inspire à la fois du minimalisme des Judd et Flavin et de pratiques conceptuelles (Beuys, par exemple), mais aussi d'un Goya et de ses dénon-

ciations sociales, livre depuis trente ans des œuvres percutantes autant par leurs formes que par leurs discours. Ses aphorismes et envolées poétiques semblent reprendre des slogans de graffiteurs. Savourez la liberté, car la cruauté n'est jamais loin, lit-on dans *For Chicago*.

Ces dernières années, Jenny Holzer s'est tournée vers des documents déjà écrits, en l'occurrence des documents de l'armée américaine. De ces transcriptions d'interrogatoires et de plans d'invasion de l'Irak, elle a fait des peintures, comme si elle signalait un retour à ses années d'étudiante. Dans le meilleur des cas, la lettre, biffée dans ses pas-

sages les plus compromettants, devient tableau abstrait, quelque part entre la touche d'un Rothko et le noir d'un Soulages (*Water Board*, 2010).

En ajoutant ces œuvres «documentaires», sur toile, aux installations, les commissaires ont voulu montrer la diversité de la pratique de l'artiste sexagénaire — même s'il manque plus d'un corpus à la version montréalaise. Leurs choix insistent aussi sur l'emprise politique de Holzer. Un engagement de longue date, comme en témoignent les *Lustmord Tables* (1994) et leurs collections d'os qui nous ramènent en ex-Yougoslavie. Viols, violence et abus de pouvoir donnent à

l'ensemble de l'expo des couleurs sombres. Y compris devant une œuvre d'apparence ludique. Les 13 enseignes DEL de *Ribs* décrivent certes un interrogatoire musclé d'un prisonnier irakien. Mais même devant *For Chicago*, dans l'espace satellite de DHC exempt de documents militaires, la peinture fine du monde prend le dessus.

Collaborateur du Devoir

## JENNY HOLZER

DHC/ART Fondation pour l'art contemporain  
451, rue Saint-Jean, jusqu'au 14 novembre. [www.dhc-art.org](http://www.dhc-art.org)

[www.artduchi.com/centrepb](http://www.artduchi.com/centrepb)

ÉCOLE DE LA VOIE INTERIEURE  
L'ART DU CHI  
Méthode Stevanovitch

**L'ART DU CHI**  
une tradition millénaire, des exercices doux mais intenses, un travail sur soi, sur sa (la) nature et notre liberté

**22<sup>e</sup> STAGE D'ÉTÉ** du 17 juillet au 12 août  
durée du séjour au choix  
De vraies vacances en pleine nature, en Estrie

CENTRE PIERRE BOOGAERTS  
CENTRE VLADY STEVANOVITCH au Québec

## LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Montferrand en quête de lui-même



LOUIS CORNELIER

La légende a fait de Jos Montferrand, né à Montréal en 1802, le «*Samson du peuple canadien*». «*Le colosse*, écrit le vulgarisateur historique Marcel Tessier, *est un homme d'honneur, modeste, au regard doux; il a été éduqué selon les règles de la religion*». On ne sait, officiellement, que peu de choses de lui, sinon qu'il pouvait laisser sa marque dans un lieu en imprimant le talon de sa botte au plafond. Le relatif mystère qui l'entoure laisse donc le champ ouvert à toutes les conjectures.

En 2007, dans *Jos Montferrand. Le géant des rivières (XYZ)*, le journaliste Mathieu-Robert Sauvé le dépeint en géant généreux et romantique, habité par le goût de la lecture. Une sorte de Cyrano de l'Outaouais, quoi. Paul Ohl lui a aussi consacré, récemment, un volumineux roman biographique, nourri d'imagination.

Le *Jos* de P. J. Poirier s'inscrit dans ce courant de fiction historique ou d'histoire romancée qui met Montferrand en vedette. Diplômé en ingénierie, Poirier est un jeune romancier qui souhaite, par son œuvre, participer à la création de l'identité québécoise, comme le propose *L'Identité manifeste*, le manifeste du collectif Identité québécoise (IQ) dont Poirier est un des fondateurs. Dans ce texte

publié le 24 mai dernier sur la Toile, Poirier invite sa génération, les 25-35 ans, «*très qualifiée, des plus critiques, mais somme toute démobilisée*», à vaincre son cynisme et à «*renouer avec le sens de la cité*». Les membres du collectif IQ, écrit-il, souhaitent produire «*des œuvres artistiques s'appuyant sur une réflexion identitaire*» parce que l'identité, constituée de repères communs, «*est au cœur de l'action humaine*». Poirier interpelle donc les «*patriotes de tous les horizons*» afin qu'ils s'engagent «*dans un pèlerinage salvateur*». Son *Jos*, d'une certaine manière, est un pas dans cette direction.

## Montréal qui sent fort l'ancien temps

À l'image de la jeune génération actuelle, le Montferrand adolescent de P. J. Poirier se cherche, est en quête de lui-même. Il a «*grandi dans un confort relatif*» et rêve de «*grandes choses*», mais ne sait pas exactement lesquelles. Au début du roman, alors que nous sommes à Montréal en 1819, Jos a seize ans. Sa mère le pousse à se trouver un emploi, mais, un peu Tanguy sur les bords, il refuse et préfère s'entraîner à la boxe. Mis à la porte de chez lui, il erre dans un Montréal qui sent fort l'ancien temps. Poirier, en effet, multiplie les notations qui évoquent l'ambiance olfactive de l'époque: «*forte odeur d'urine*», «*odeur de moisi*», «*odeur d'oignon cru*», «*son tablier sentait le vomis*», «*forte odeur de viande faisandée*», «*odeur de sueur et de défécation*». On comprend que, en ville, le bon vieux temps «*dégageait*».

Montferrand, donc, finit par se chercher un emploi et en trouve un, grâce à un jeune arriviste anglais du nom de Peter Aylen, fraîchement débarqué à Montréal, qui l'engage comme fier-à-bras pour collecter l'argent de Molson auprès des mau-

vais payeurs. Comme héros des Canadiens français, on a déjà fait plus évident. Le passage en ville d'un maître de boxe anglais permettra au jeune homme, grâce à une mise en scène de son ami Aylen, de devenir la fierté des siens, le temps d'un K.O. au Champ-de-Mars. Le héros d'un jour s'engagera malgré tout comme canotier pour la Compagnie du Nord-Ouest, propriété des marchands de fourrure anglais.

On le retrouve, en 1832, bûcheron pour la famille Wright, sur les rives de la Gatineau. Toujours aussi fort mais paumé, il boit plus que son souf et travaille parfois comme fier-à-bras électoral, à la demande de Molson, pour le Parti bureaucrate, adversaire du Parti patriote, «*par esprit de contradiction*», «*pour irriter les fanatiques de la patrie*», suggère le romancier. «*C'est-ti pas triste de voir ce que vous devenez*, lui lancera un cabaretier patriote. *Boire comme un animal, jouer les gros bras contre les gens de sa race...*» Jos se paie alors une cuite monumentale, lâche la bouteille et met «*en sourdine son ressentiment envers la patrie*».

Sur les rives de la Gatineau, ça joue dur. Les travailleurs irlandais, les fameux «*Shiners*», employés par un certain Peter Aylen, veulent expulser les bûcherons canadiens-français. C'est donc la guerre, et Montferrand découvre alors que «*se battre avec les siens était tellement plus facile et satisfaisant*». Le sang giclera, avant que les *Shiners* ne capitulent.

Cette trêve permet à Jos de renouer avec Aylen, son ami de jeunesse. Ce dernier présente d'ailleurs à Jos une prostituée qui se trouve être la femme d'un orangiste. L'affaire tourne mal et prélude à la bataille de Bytown (Ottawa), qui opposera les orangistes, c'est-à-dire les Anglais et les Écossais, aux

*Shiners*, c'est-à-dire les Irlandais, appuyés par Montferrand, qui témoigne ainsi de son amitié pour Aylen. Cet épisode clé, et sanglant, constitue une des principales originalités de cette version de l'histoire de Jos Montferrand puisque, en général, le plus célèbre fait d'armes attribué à ce dernier l'oppose aux *Shiners*. Or, ici, dans ce carnage, il est à leurs côtés.

Faut-il, peut-on, même, tirer des conclusions à valeur identitaire de ce roman? Risquons-nous. La quête de soi incertaine du Montferrand que nous offre P. J. Poirier n'est pas sans écho dans notre actualité. Les Québécois de 2010 aussi rêvent de «*grandes choses*», mais s'enlissent dans une indétermination qui flirte parfois avec le reniement d'eux-mêmes. Jos Montferrand, ce «*mercenaire fougueux et sans allégeance*», selon la vision qu'en donne Poirier, peut-il les inspirer? Peut-être, mais moins comme un guide que comme un motif de réflexion. N'incarne-t-il pas une force d'agir mal canalisée, parce que privée de repères?

La conclusion du manifeste du collectif IQ, comme ce roman, est ambiguë. Peut-on vraiment réfléchir et agir «*sans égard aux allégeances politiques*»? Que signifie, de même, l'appel à parler «*québécois dans toutes les langues*»? Comme son personnage, P. J. Poirier semble poursuivre une quête fascinante, mais douloureuse et incertaine, à l'image du Québec actuel.

louisco@sympatico.ca

JOS

P. J. Poirier  
Marchand de feuilles  
Montréal, 2010, 222 pages

POLARS

## Bouquet estival

L'été, les polars poussent en bosquet et l'on fait des bouquets avec les plus colorés; en voici quelques-uns.

MICHEL BÉLAIR

En Grande-Bretagne et chez nos voisins du sud, Lee Child a déjà raconté une quinzaine d'aventures de Jack Reacher, l'ancien commandant d'une unité spéciale d'enquête de la police militaire américaine. Reacher est un maniaque des chiffres et des petits détails et, depuis que son unité a été officiellement démantelée, il vit en nomade en traversant l'Amérique libre de tout lien, presque de tout désir, inaccessible, zen comme ce n'est presque pas permis. Mais voilà que le corps d'un de ses anciens équipiers est retrouvé dans le désert près de Los Angeles; on l'a éjecté d'un hélicoptère volant à plus de 1000 mètres d'altitude. Avec ce qu'il lui reste d'enquêteurs, Reacher va bientôt se remettre au boulot.

L'intrigue de *La Faute à pas de chance* est passionnante et menée à un rythme d'enfer; il y est question d'une firme travaillant à des prototypes pour le ministère de la Défense et où l'un des anciens équipiers de Reacher s'occupait de la sécurité... avant de disparaître lui aussi. Bientôt la liste des disparus s'allonge et l'affrontement s'avèrera particulièrement explosif. Ce livre est une des belles surprises de l'été; vous serez séduit par l'écriture alerte de Child (par la traduction aussi!) et par la couleur étonnante des personnages entourant Jack Reacher. Vous aussi vous en redemanderez.

C'est un peu ce que l'on risque de se dire aussi à la lecture de *Keller en cavale*, de ce vieux routier du polar américain qu'est Lawrence Block. Keller, John de son prénom, est un tueur à gages professionnel que Block nous ramène régulièrement lorsqu'il ne nous raconte pas une aventure de son libraire cambrioleur ou encore de son détective privé alcoolique. Au seuil de la retraite, Keller trompe son ennui chez un marchand de timbres en attendant l'ordre de se mettre en route pour la dernière fois lorsqu'il aperçoit sa figure sur tous les postes de télé en relation directe avec l'assassinat d'un sénateur en vue. Assassinat qu'il n'a pas commis pour une fois. Déjouant toutes les embûches, il parviendra à disparaître.

Lorsqu'il roule vers New York, de nuit bien sûr, Keller prend conscience du fait qu'il est piégé à jamais; et quand il apprend la mort violente de Dot, sa commanditaire et collègue, il comprend qu'il a tout perdu, sa fortune, sa collection de timbres, son appartement et même sa vie. Il ne lui manque plus qu'une nouvelle case départ... qu'il trouvera à La Nouvelle-Orléans en sauvant *in extremis* la vie d'une femme attaquée par un violeur. Le



plus drôle, c'est que Keller réussira non seulement à se refaire la une nouvelle vie et à se donner un nouveau visage, mais aussi à remonter, grâce à une bien improbable alliée, la piste de ceux qui l'avaient si salement piégé. Mais on ne vous en dit pas plus...

On retrouvera par contre ce côté impossible et un peu abra-cadabrant dans l'écriture de Meg Abbott: *Absente* est effectivement un roman «impossible» qui se déroule dans le Hollywood triomphant et totalement décadent de la fin des années 1940. On rencontre là un «relationniste de studio» en pleine ascension, Gil Hopkins — Hop pour les intimes —, qui se trouve plus ou moins mêlé à la disparition d'une jeune et séduisante starlette, Jean Spangler. Entre une crise de nerfs à gérer et deux bavures à maquiller, Hop ne pourra s'empêcher d'essayer de tirer au clair cette histoire sordide impliquant deux sadiques sans scrupule.

C'est l'écriture d'Abbott, son sens de l'image, du tragique et du «one liner» qui feront que vous ne pourrez plus lâcher ce roman improbable qui a des parfums de *Dahlia noir* au détour des chapitres. Dure, la vie... Quoique, avec une ou deux journées d'orage en plus, on aurait pu parler aussi de l'une des dernières aventures de John Dortmunder et de sa bande d'impossibles truands. Mais Donald Westlake, on se garde ça pour les jours de soleil en venir...

Le Devoir

## LA FAUTE À PAS DE CHANCE

Lee Child  
Traduit de l'anglais  
par William Olivier Desmond  
Seuil/Thrillers  
Paris, 2010, 450 pages

## KELLER EN CAVALE

Lawrence Block  
Traduit de l'américain  
par Frédéric Grellier  
Seuil/Policiers  
Paris, 2010, 312 pages

## ABSENTE

Meg Abbott  
Traduit de l'américain  
par Benjamin Legrand  
Éditions Sonatine  
Paris, 2010, 275 pages

ESSAI

## Le moi pluriel de Madeleine Ouellette-Michalska

MICHEL LAPIERRE

Dans l'écriture, il n'y a pas que le langage, il y a aussi, pense Madeleine Ouellette-Michalska, le «*corps*» au sens le plus profond: l'être concret, personnalisé par une mémoire individuelle inséparable d'une mémoire collective et intemporelle. Faulkner n'a-t-il pas écrit, sur l'Amérique, ces mots dans *L'Intrus dans la poussière* (1948): «*Tout est présent... Hier ne s'achèvera que demain, et demain a commencé il y a dix mille ans?*»

Le romancier croyait que, sur le Nouveau Continent, où l'espace défie le temps, la mémoire collective embrasse les millénaires du passé amérindien, plus près de l'oralité du mythe que de la culture écrite. Cela incite Madeleine Ouellette-Michalska, née en 1930 dans le Bas-Saint-Laurent, à donner des leçons aux Européens au fil des pages de son *Imaginaire sans frontières*, riche essai qui résume une vie consacrée à la création romanesque et à la réflexion sur l'identité.

La Québécoise met en gar-

de les écrivains français qui tentent d'interpréter l'univers mental des siens: «*La découverte du Nouveau Monde, apparu par hasard sur le chemin des Indes orientales, fut un geste manqué dès le départ. On a toujours pris l'Amérique pour ce qu'elle n'est pas.*» Elle rappelle que les Québécois, à la différence de ceux qui, sur ce continent, parlent anglais, espagnol ou portugais, ne peuvent, à cause de leur faible poids démographique, faire rayonner leur culture sur la planète entière.

Mais l'effort des locuteurs d'une langue d'origine européenne pour s'affranchir de l'Europe en exprimant l'Amérique se manifeste au Québec de la manière la plus vive, la plus bouleversante.

Le drame identitaire fait d'une petite société, non encore complètement découverte sur la scène internationale, le dernier vestige intrigant de l'Eldorado introuvable, du continent inconnu qui git dans la mémoire de l'Antique Monde.

Consciente de cette situation exceptionnelle, Madeleine Ouellette-Michalska conclut: «*L'imaginaire québécois, appelé à concilier la double appartenance européenne et nord-américaine, trouve ses racines dans la contradiction qui le nourrit.*» Il reste qu'une culture sans cesse sur la corde raide peut difficilement intégrer les immigrants. L'émiettement identitaire du Québec, prélude possible à l'anglicisation irréversible, effraie l'essayiste.

Néanmoins, la filiosité disparaît vite. Eprise du Maghreb, la grande voyageuse rapproche à l'Occident de s'approprier la notion d'universalité lorsque celui-ci refuse de reconnaître la part de l'Islam dans l'élaboration, au cours des siècles, de courants civilisateurs sans frontières.

L'octogonaire compte énormément sur nos jeunes: «*La flexibilité, l'hybridité culturelle — ou même identitaire — semble pour eux aller de soi.*» Le Québec est une énigme comme jamais, et non plus un simple projet. Ne devient-il pas



dès lors la matière idéale d'une littérature?

Collaborateur du Devoir

## IMAGINAIRE SANS FRONTIÈRES

Madeleine Ouellette-Michalska  
XYZ éditeur  
Montréal, 2010, 216 pages

BÉDÉ

## Traverser la barrière des genres

FABIEN DEGLISE

Osgood's Bar, quelque part sur la planète, près de Boston, un soir de déprime. Paul, avocat de son état, prend un verre dans cet espace parsemé d'âmes perdues. Il a la solitude assumée. Pas très loin, Sarah, qui met des *TV Guide* dans des cartons à l'imprimerie du coin, rigole avec deux amies.

Elle fait aussi le pari d'aller lui parler, histoire de mettre du piquant dans sa vie, en n'espérant rien d'autre.

Et puis, ça se passe comme ça: il va y avoir un verre, une cigarette, un autre verre, un sourire, une complicité qui doucement va faire naître cette «*histoire d'amour d'un certain type*», sous-titre donné à cette nouvelle de Russell Banks reformulée par le dessinateur Grégory Mardon. L'objet bédé, qui vient de sortir, s'intitule *Sarah Cole* (Futuropolis) et il expose sur 80 planches l'univers du romancier américain, qui a bâti une œuvre intelligente décrivant les quotidiens ordinaires et surtout la difficulté qu'ont parfois les humains à les porter.

Avec un trait sombre, des cases silencieuses, des sourires pleins de dents, des ac-

tions complexes laissées à l'imagination par de simples plans de coupe, des décors où la ville se dévoile dans tout son isolement, Mardon — qui a signé *Leçon de choses* (Dupuis) il n'y a pas si longtemps — capte ainsi avec une précision étonnante ce morceau d'existence humaine dans lequel deux genres incompatibles, à première vue, vont unir leur destinée sans se soucier du regard des autres et des lendemains.

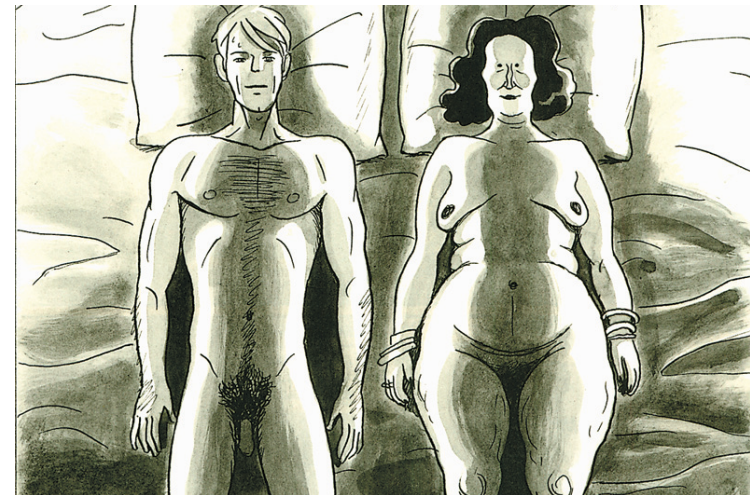
En introduction, Banks lui-même relate avoir trouvé l'inspiration de cette histoire, quasiment un fait vécu, un soir de 1970, dans un bar de Northwood où, après une journée passée à enseigner, il s'était lié d'amitié, au zinc, avec une femme dans la quarantaine, divorcée qui «*n'avait rien d'une beauté*».

Son cerveau de créateur en avait alors construit une histoire sensible, délicate et foncièrement humaine que cette mise en case n'a heureusement pas pervertie.

Le Devoir

## SARAH COLE

Grégory Mardon  
Futuropolis  
Paris, 2010, 78 pages



SOURCE FUTUROPOLES

Une case du *Sarah Cole* de Mardon, d'après Russel Banks.

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE

713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL  
514-523-6389

En enterrant Godot

SAMUEL BECKETT